

J'ai vu...



LE M^{AL} JOFFRE EN ROBE
AVEC
PERSHING ET DOUGLAS-HAIG A OXFORD.

J'ai vu.



LE MARECHAL FOCH ET SON ÉTAT-MAJOR, A SA DROITE LE GÉNÉRAL WEYGAND — A GAUCHE, LE GÉNÉRAL NUDANT.

VIENT DE PARAITRE :

PIERRE MAC ORLAN

LA FIN

Souvenirs d'un correspondant de guerre
aux armées en Allemagne

CROQUIS DE L'AUTEUR

Un vol. in-16, couverture illustrée en couleurs, par Joseph HÉMARD ... Net 3 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris



Exiger ce portrait

MALADIES DE LA FEMME

LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la Jouvence de l'Abbé Soury est composée de plantes spéciales sans aucun poison ; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'ÂGE, Etourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÉNITINE des DAMES (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt). La Jouvence de l'Abbé Soury, 5 fr. le flacon dans toutes pharmacies ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons franco contre mandat-poste 20 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER. (Notice contenant renseignements gratuits.) 438.

TOUS ceux qui voyagent en Chemin de fer,
TOUS ceux qui ont à soutenir un procès
en responsabilité d'accident, de retard, de
perte ou vol de colis par la faute d'une
Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études des références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, L'Édition Française Illustrée, rue de Provence, 30.
BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47 ; MM. FERET, rue de Grassi, 9 ; MOLLAT, Galerie bordelaise ; MICHEL, Intendance, 38 ; CISNÉROS, rue Dauphine, 4 ; BORY, cours Pasteur, 10 ; et Salles des dépêches de la Petite Gironde.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochlearia des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLEARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ELIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

5^e Année. — N° 211.

Le N°: 60 cent. (Tous les vendredis.)

JUILLET 1919.

ABONNEMENTS: France et Colonies françaises: Un an: 30 fr. - Six mois: 15 fr. 50. — Étranger (Union postale): Un an: 38 fr. - Six mois: 20 fr.)

ADMINISTRATION & RÉDACTION: 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél.: Bergère 39-61; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919 by L'Édition Française Illustrée, Paris.)



LA REMISE DU TRAITÉ DE PAIX A LA CHAMBRE. — M. CLEMENCEAU, A LA TRIBUNE, LIT SA DÉCLARATION DONT L'AFFICHAGE EST VOTÉ. (30 juin 1919)



L'ARC DE TRIOMPHE, CHEMIN DE GLOIRE

SUIVANT l'exemple des Romains qui dressaient des arcs de triomphe sur le passage de l'*imperator*, c'est-à-dire du général vainqueur admis aux honneurs du triomphe, Napoléon I^{er}, au lendemain même d'Austerlitz, décida d'élever un monument digne de la gloire de ses phalanges qui avaient parcouru l'Europe en tous les sens et qui venaient de briser l'une des plus formidables coalitions que la France avait vu se dresser contre elle.

Ce fut donc, d'après les ordres de l'Empereur lui-même, que furent établis les plans de cet Arc de Triomphe de l'Étoile, véritable *porta triumphalis* de Paris sous lequel défilèrent lundi nos héroïques poilus.

LES ARCHITECTES

Décidée le 18 février 1806, la construction de l'Arc de Triomphe ne fut pas entreprise immédiatement. Les plans furent l'objet d'un concours qui ne donna pas de résultats au gré du gouvernement impérial, qui s'adressa alors

à deux architectes membres de l'Institut, Chalgrin et Reymond. Ceux-ci n'eurent pas beaucoup de temps pour élaborer un projet avant la pose de la première pierre, cérémonie que l'Empereur voulut absolument célébrer le jour anniversaire de sa naissance, c'est-à-dire le 15 août 1806.

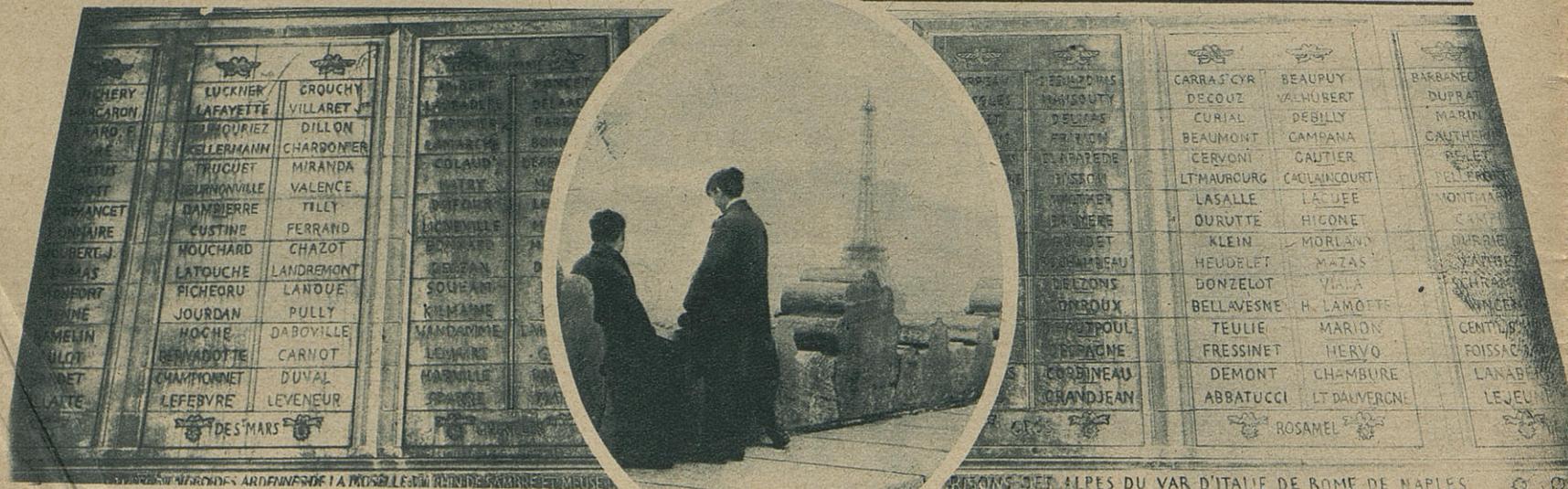
Les deux architectes chargés de l'érection du monument que Napoléon voulait colossal furent très vite en désaccord. Ce fut Chalgrin qui l'emporta et le 31 octobre 1808 il devenait le seul architecte du monument.

Mais il ne devait pas en achever la construction. Bien loin de là, car lorsqu'il mourut, le 20 octobre 1811, il n'y avait guère que 5 m. 40 de pierre s'élevant au-dessus du sol. Un de ses élèves, Goust continua son œuvre, suivant scrupuleusement son plan, mais l'invasion de 1814 survint.

Les Bourbons, n'osant pas ordonner la démolition de l'arc commencé, arrêtaient les travaux et firent enlever les échafaudages.

Mais le 9 octobre 1818, Louis XVIII décidait que le monument serait achevé et consacré aux succès de la guerre d'Espagne. Goust fut rappelé et on lui adjoignit Huyot pour la partie décorative. Le nouvel architecte prétendit aussitôt bouleverser les plans primitifs; aussi fut-il destitué et remplacé par une commission. Cependant Huyot fut rappelé en 1828, et il occupait son poste, quand Louis-Philippe, peu de temps après son avènement, décida que l'Arc de Triomphe de l'Étoile serait rendu à sa destination première.

En 1832, Blouet remplaçait Huyot qui en était à l'élevation du socle de l'attique. Plus heureux que ses confrères, Blouet acheva le monument et reçut les félicitations du gouvernement de juillet, lors de l'inauguration qui eut lieu le 29 juillet 1836, à sept heures du matin. Ce fut Thiers, président du Conseil, qui inaugura, car le roi n'avait pas fait lancer les invitations en son nom, de peur de s'attirer les protestations des nuisances étrangères.



SOUS LA VOUTE : LISTES DES GÉNÉRAUX DES ARDENNES ET DE LA MOSELLE CÉLÈBRES.

SUR LA PLATE-FORME.

SOUS LA VOUTE : LISTES DES GÉNÉRAUX DU DANUBE ET D'HELVÉTIE.



FRISE DE L'ENTABLEMENT.



LE TRIOMPHE, DE CORTOT.

Bien avant l'inauguration définitive de l'Arc de l'Étoile, le 2 avril 1810, Napoléon I^{er} était passé sous le monument avec l'impératrice Marie-Louise qui faisait ce jour-là son entrée officielle dans Paris. Il est vrai que le monument de 1810 n'était qu'une improvisation en carton et en bois de l'Arc achevé vingt-six ans plus tard.

Construit en pierres de Château-Landon, l'Arc de l'Étoile, définitivement achevé, revint exactement à 9.051.115 francs. Ses dimensions sont considérables : il a 50 mètres de haut sur 45 mètres de large et 22 mètres de profondeur pour l'ensemble. L'arcade unique des façades principales a près de 30 mètres de haut sur 15 de large et l'arcade transversale environ 19 mètres de haut sur 8 m. 50 de large. L'entablement, de grand style, est composé de modillons et enrichi d'ornements courants. L'attique comprend sur chaque face principale douze pilastres entre lesquels sont gravés les noms des principales victoires de l'Épopée.

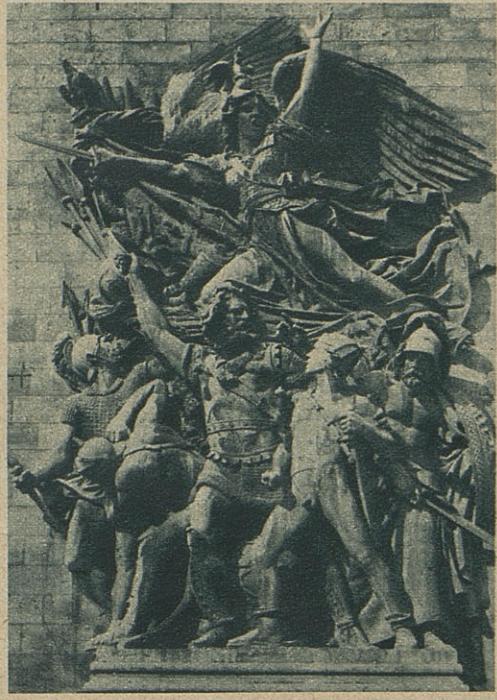
Pradier fut chargé des quatre tympanons du grand arc ; il sculpta quatre Renommées dont deux sonnant de la trompette (côté Paris) et deux tenant des couronnes de laurier (côté Neuilly), qui furent très discutées.

Au milieu de chaque pied droit un piédestal supporte un groupe allégorique de grande importance. Du côté Paris, à droite, c'est le célèbre *Départ*, de Rude (1792), surmonté d'un bas-relief avec cadre placé entre l'entablement et l'imposte qui représente les *Funérailles de Marceau*, par Lemaire. À gauche, le *Triomphe*, de Cortot (1810), est surmonté de la *Bataille d'Aboukir*, par Seurre aîné.

Du côté de Neuilly, les groupes de la *Paix* (1815) et de la *Résistance* (1814), par Etex, sont surmontés à gauche par la *Prise d'Alexandrie*, de Chaponnière, et à droite par le *Passage du pont d'Arcole*, de Feuchères.



LES FUNÉRAILLES DE MARCEAU, PAR LEMAIRE.



LA MARSEILLAISE, DE RUDE.

La frise du grand entablement, côté Paris, représente la *Distribution des drapeaux* et le *Départ des armées en 1792* dont le milieu est de Brun, la partie droite de Laitié et la gauche de Jacquot. Côté Neuilly, la même frise représente le *Retour des armées* et la *Distribution des couronnes* (1810), par Caillouette pour le milieu, Seurre aîné pour la partie droite et Rude pour la gauche.

Deux grands bas-reliefs avec cadre décorent les faces latérales, au-dessus de l'imposte. Côté du Roule, c'est la *Bataille d'Austerlitz* de Getcher, et côté Passy la *Bataille de Jemmapes*, de Marochetti. Dans les tympanons du petit arc sont représentés les quatre principaux corps de l'armée : l'*Infanterie* (un grenadier et un chasseur) par Bra ; la *Cavalerie* (un carabinier et un lancier), par Valois, l'*Artillerie*, par de Bay, et la *Marine*, par Emile Seurre.

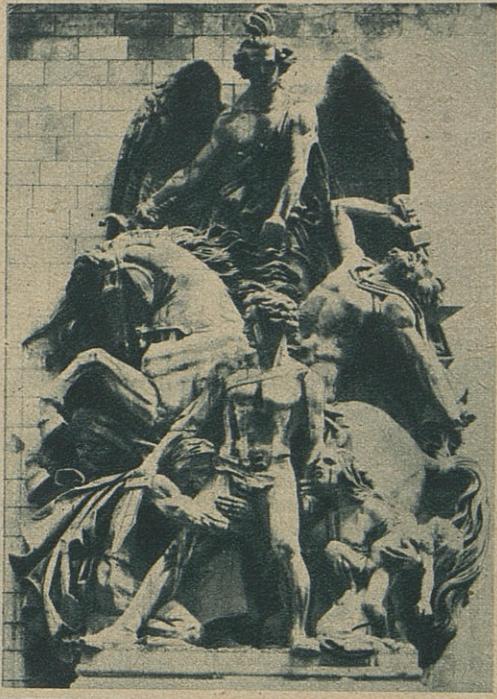
LES PROJETS DE COURONNEMENT

Sur la plate-forme de l'Arc de Triomphe, où l'on accède par un escalier intérieur après avoir traversé une immense salle, s'élève un acrotère destiné à recevoir un couronnement.

Si cette ultime décoration ne fut pas faite, c'est parce que les architectes ne purent ja-



FRISE DE L'ENTABLEMENT.



LA RÉSISTANCE, D'ÉTEX.

mais se mettre d'accord, et que d'autre part le Gouvernement pour des raisons diverses ne voulut jamais accepter les projets qui lui furent soumis. Huyot préconisait pour orner la plate-forme des figures isolées représentant les principales villes de France. Rude, très audacieux, voyait une France victorieuse, assise sur un lion et s'appuyant sur son épée.

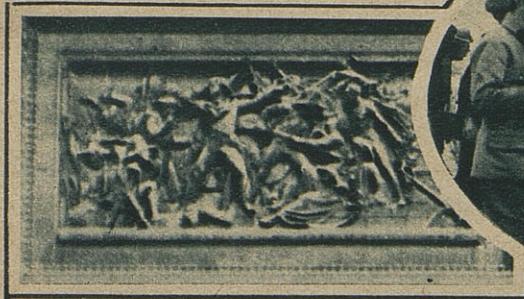
Seurre aîné avait proposé une France victorieuse dans un char attelé de six chevaux, arrêtant sa marche triomphale pour recevoir la Charte constitutionnelle. Ce projet fut exécuté en peinture pour la fête de juillet 1838, et le quadrigue de Falguière, la *République triomphante*, dont la maquette surmontait encore l'Arc le 1^{er} juin 1885, jour des funérailles nationales de Victor Hugo, répondait au projet de Seurre aîné.

En 1840, lors de la translation des cendres de Napoléon, l'architecte Blouet figura l'Empereur debout sur un trophée d'armes et entouré des attributs de la Victoire.

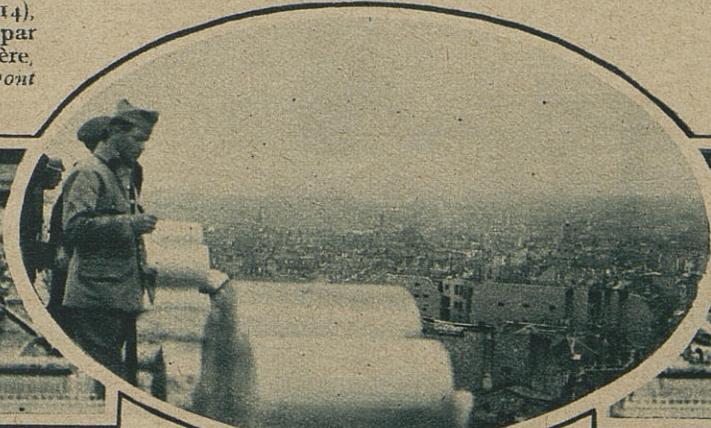
Ces dernières années, la plate-forme de l'Arc de Triomphe reçut une décoration que personne ne voyait, mais que tous les Parisiens devinaient : dès les premiers jours, des mitrailleuses y avaient été placées et des guetteurs surveillaient infatigablement les nues, attendant le zeppelin ou le gotha pour ouvrir le feu.

Après-demain, 14 juillet 1919, lorsque à la tête de ses troupes prêtes à descendre par la Voie Triomphale Foch l'Imperator, qu'encadreront les deux autres maréchaux de France, Joffre et Pétain, passera à cheval sous l'Arc de Triomphe, pourra lire, parmi les noms des 386 généraux, celui de son grand-oncle le général Antoine Noguès, qui fut vice-roi de Hollande et dont les exploits enthousiasmèrent jadis le vainqueur d'Hindenburg et de Ludendorff.

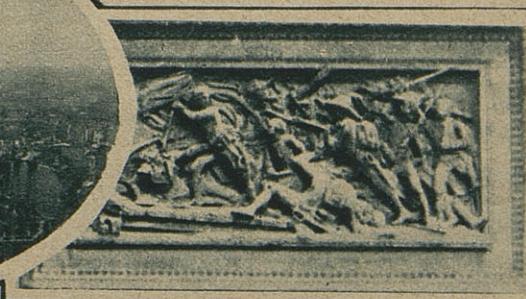
HENRY COSSIRA.



LA PRISE D'ALEXANDRIE.



DU HAUT DE L'ARC-DE-TRIOMPHE.



LE PASSAGE DU PONT D'ARCOLE.



J'ai vu.

LES LEÇONS DU TIGRE (1)

Par M. Édouard LEROY, professeur de M. Clemenceau.



MOUVEMENT HORIZONTAL, ET VERTICAL, DES BRAS

EXERCICE. — Les bras tendus horizontalement et parallèlement, les monter tendus verticalement et les redescendre allongés à la position initiale.

POSITION. — Les talons joints et sur la même ligne, les pieds à l'équerre (ou un pied en avant le talon à 0^m,15 en face le milieu de l'autre, en arrière si on se sert du Zofri Exerciser de Williams), les muscles extenseurs des jambes, du bassin, des régions lombaire et dorsale en extension aussi complète que possible, le tronc vertical, les bras tendus horizontalement et parallèlement devant le corps, les ongles se faisant face, la tête haute et droite, le menton horizontal, en expiration aussi complète que possible.

EXECUTION. — Commencer à inspirer et monter lentement, progressivement et simultanément les bras jusqu'à la position verticale bien parallèlement, les ongles en avant si les mains sont fermées, les paumes en avant si elles sont ouvertes, essayer de voir les mains quand les bras sont arrivés verticaux, obtenir en même temps que le maximum d'extension le maximum d'inspiration. Revenir à la position initiale en commençant à expirer et descendant lentement, progressivement et simultanément les bras tendus bien parallèlement, les arrêtant très exactement à la position horizontale, arriver en même temps au maximum d'expiration; il est indispensable à l'aller comme au retour, pour exécuter le mouvement exactement et lui donner toute son efficacité, de contracter très énergiquement tous les muscles extenseurs des jambes, du bassin et tous ceux de la partie postérieure du tronc. Répéter l'exercice jusqu'à la moindre sensation de fatigue de l'une quelconque des parties du corps.

BUT. — Ce mouvement a pour but le développement de la cage thoracique, de tous les muscles extenseurs qui concourent à assurer au corps humain un aplomb correct; il augmente beaucoup l'ampliation respiratoire, efface les épaules et les désankylose.

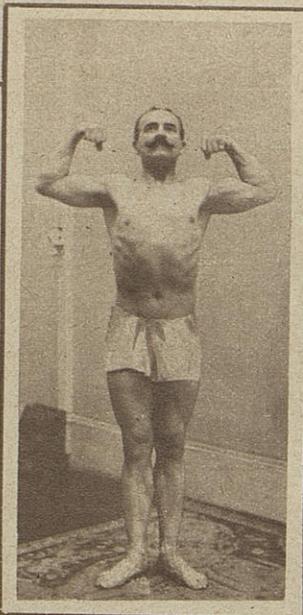
MOUVEMENT D'EXTENSION VERTICALE DU CORPS ET DE FLEXION, DEBOUT LES JAMBES ÉCARTÉES

EXERCICE. — Les jambes écartées à environ 0^m,75, étendre le bassin, l'articulation du bassin en flexion, le tronc et les bras vertica-

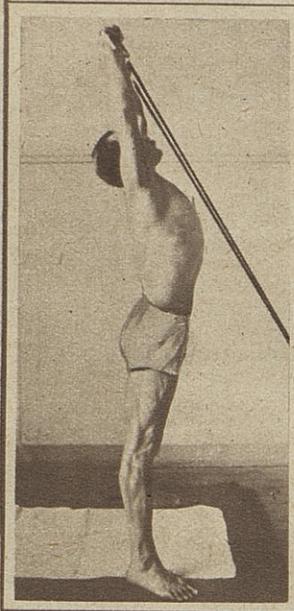
(1) Voir nos derniers numéros à partir du 10 mai.



MOUVEMENT HORIZONTAL ET VERTICAL, DES BRAS. (Départ.)



MOUVEMENT HORIZONTAL ET VERTICAL, DES BRAS (Un moment de l'exécution de l'exercice qui a pour but le développement de la cage thoracique).



MOUVEMENT D'EXTENSION VERTICALE. (Départ.)

lement et revenir à la position initiale par la flexion du bassin.

POSITION. — Les pieds à l'équerre, les talons sur la même ligne à 0^m,75 de distance, les jambes tendues, le bassin en flexion aussi complète que possible, les muscles extenseurs des régions lombaire et dorsale, des épaules et des bras en contraction pour que les bras soient autant que possible dans le prolongement du corps et parallèles, les mains fermées, les ongles face au corps, la partie postérieure du cou également en extension, en expiration aussi complète que possible.

EXECUTION. — Commencer à inspirer en étendant doucement et progressivement l'articulation du bassin, les bras restant constamment dans le prolongement du tronc, les yeux voyant toujours les mains, arriver à la position verticale sans plier ni les genoux ni les coudes et obtenir en même temps que le maximum d'extension le maximum d'inspiration. Revenir à la position initiale en commençant à expirer en pliant doucement et progressivement l'articulation du bassin, en conservant les bras dans le prolongement du tronc, les coudes et les genoux allongés (éviter d'arrondir le dos et par suite de creuser au niveau de l'estomac), arriver en même temps qu'au maximum de flexion au maximum d'inspiration. Répéter le mouvement que nous venons d'indiquer jusqu'à la moindre sensation de fatigue de l'une des parties du corps.

BUT. — Cet exercice a pour but d'améliorer l'articulation du genou dans l'extension, de développer les muscles extenseurs des jambes, faire retrouver la faculté de flexion à l'articulation du bassin, de fortifier tout particulièrement les muscles érecteurs de la colonne vertébrale, les fixateurs des omoplates et les extenseurs des bras, il est en outre éminemment respiratoire et a une action très efficace dans la réduction de l'obésité. Ne se servir du Zofri Exerciser de la maison Williams qu'après l'exécution correcte à mains libres.

• COUCHÉ. FLEXION ET EXTENSION DU BASSIN

EXERCICE. — Étant couché, fléchir le bassin et revenir à la position initiale par l'extension.

POSITION. — Étant couché, les pieds vers l'appareil, les jambes jointes et tendues, l'articulation du bassin et tout le tronc en extension, les régions lombaire et cervicale collant au sol (ou essayant de les coller), le menton serré sur le cou, les bras tendus près du corps reposant sur le

sol, les mains fermées, les ongles en dessous, en inspiration aussi complète que possible.

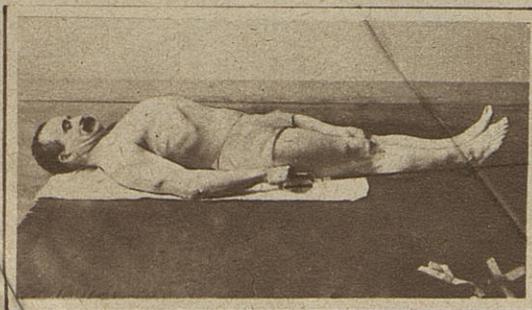
EXECUTION. — Commencer à expirer en soulevant doucement et progressivement les bras et pliant seulement l'articulation du bassin, conserver les coudes et les genoux parfaitement tendus, éviter de creuser au niveau de l'estomac en essayant de ne pas arrondir le dos, contracter et rentrer l'abdomen, arriver en même temps qu'au maximum d'expiration au maximum de flexion. Revenir à la position initiale en étendant l'articulation du bassin en descendant les bras tendus et conservant les genoux allongés, les bras arrivant au sol et près du corps simultanément avec le dos, obtenir en même temps que le maximum d'expiration le maximum d'inspiration. Répéter l'exercice jusqu'à la moindre fatigue de l'une quelconque des parties du corps.

BUT. — Ce mouvement a tous les avantages du précédent avec une action particulièrement efficace pour l'articulation du genou et la diminution de l'abdomen. Contrairement au précédent, il est avantageux, au début, de se servir du Zofri ou de se faire aider par une autre personne et surtout il est tout à fait nécessaire, indispensable même, que l'expiration soit déjà commencée au moment de se relever afin d'éviter tout accident.

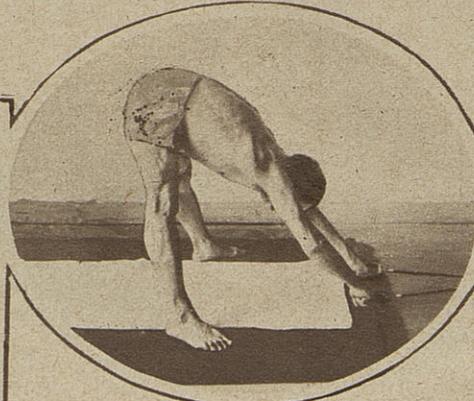
ÉDOUARD LEROY.

N. B. — Avec le Zofri Exerciser de Williams, on fait aussi bien la gymnastique de l'opposant que celle de l'aïdant. E. L.

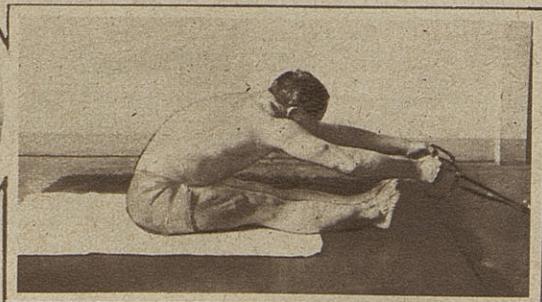
FIN



MOUVEMENT D'EXTENSION DU CORPS COUCHÉ. FLEXION ET EXTENSION DU BASSIN. (Départ.)

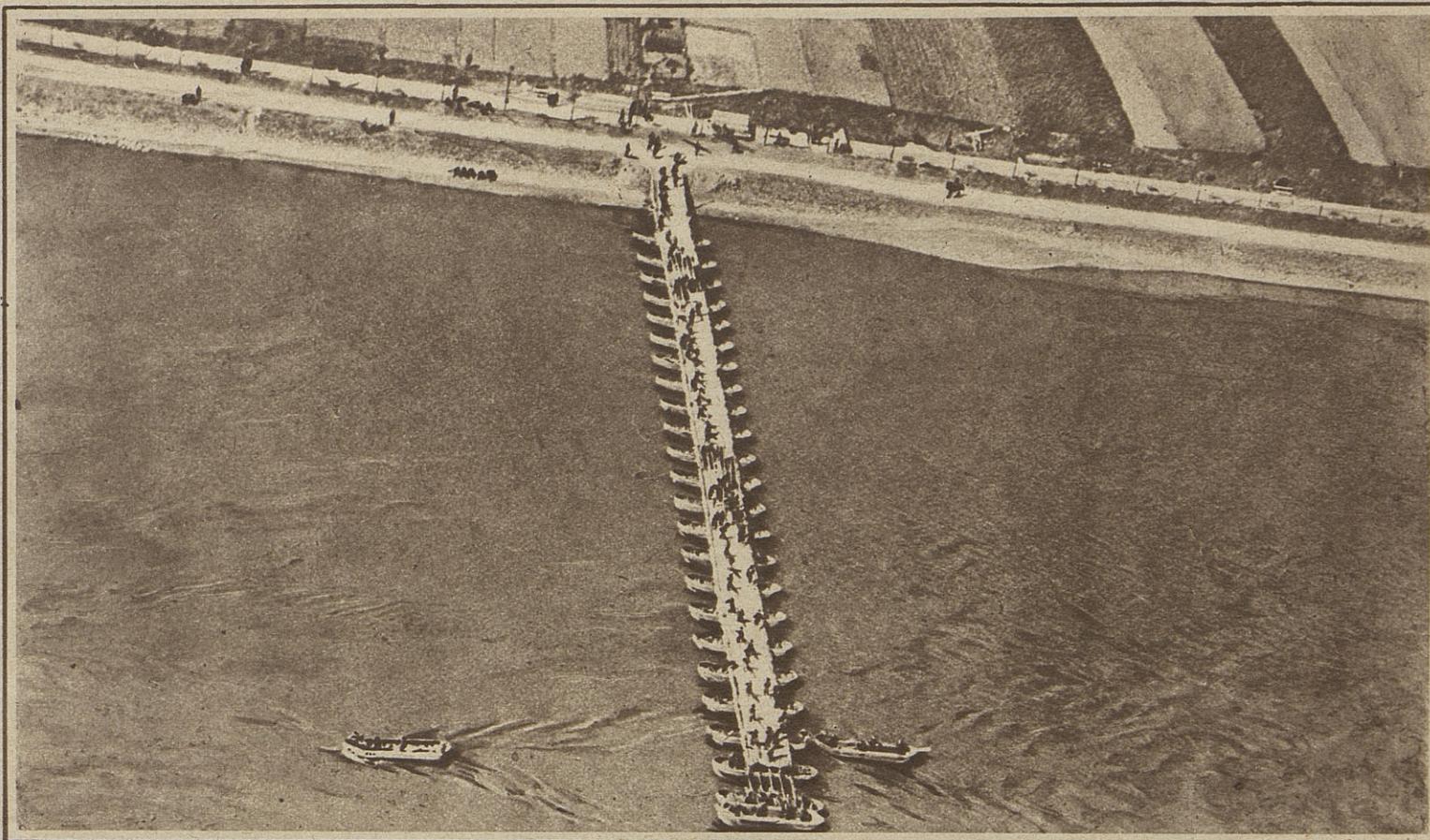


MOUVEMENT EXTENSION DU CORPS. (Exécution.)



MOUVEMENT D'EXTENSION DU CORPS. (UN INSTANT DE L'EXECUTION.)

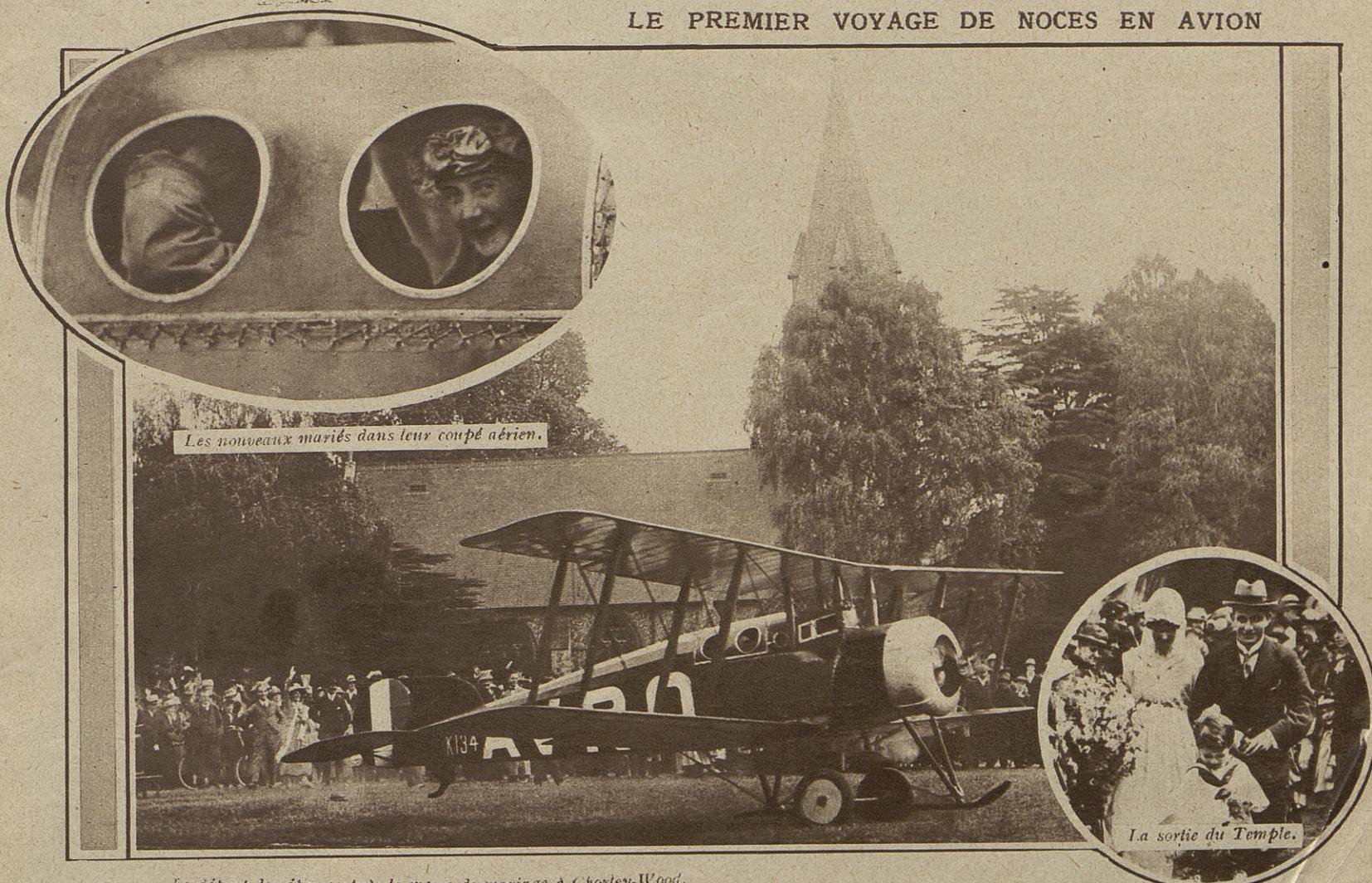
J'ai vu...
LES AMÉRICAINS SUR LE RHIN



Voici un pont de bateaux construit en 58 minutes par les troupes américaines qui occupent Honningen petite ville sous les bords du Rhin.

Il aurait été utilisé en cas de refus de signature par les Allemands. La photographie a été prise en avion dans la soirée du lundi 23 juin.

LE PREMIER VOYAGE DE NOCES EN AVION



Les nouveaux mariés dans leur coupé aérien.

La sortie du Temple.

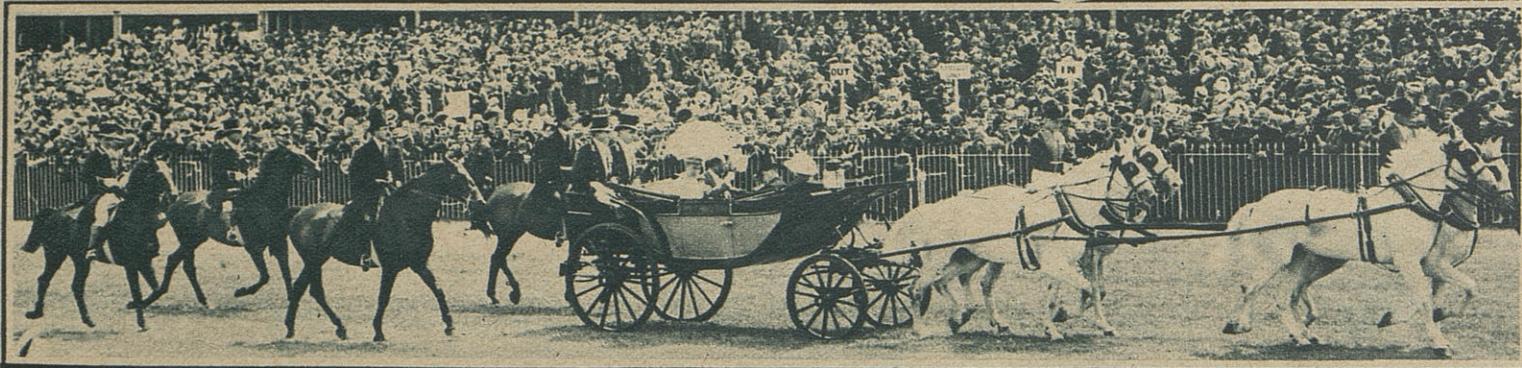
Le départ des époux après la messe de mariage à Chorley-Wood.

Fini le classique sleeping-car, retenu à l'avance pour le départ des nouveaux mariés. Les voyages de noces ne se font plus en chemin de fer : les jeunes époux d'aujourd'hui qui veulent perpétuer la tradition, n'empruntent plus le train banal de leurs pères pour se rendre en Suisse ou à Venise. C'est trop

classique et trop lent. Tandis qu'un bon coupé aérien, voilà qui est bien au goût du jour. Ainsi Miss Standen et H. Hamilton qui se marièrent un beau matin à Chorley-Wood, en Angleterre, voulurent, pour les débuts de leur lune de miel, se rendre à Fouvey-en-Cornouailles par la voie des airs.

J'ai vu

Les Échos de J'ai vu...



EN ANGLETERRE. — AUX COURSES D'ASCOT, LA FAMILLE ROYALE VIENT, COMME CHAQUE ANNÉE, ASSISTER AUX ÉPREUVES.

LA TERRE EST RONDE

Pigeon? vole!... Sardine? vole!...
Homme? vole!...

Attention!... levez vite le doigt, ou gare au gage! car il paraît que l'homme est devenu oiseau; voilà un jeu à modifier et l'histoire naturelle à refaire!

Grâce à ce beau jouet mécanique, l'aéroplane, et à tant d'autres qui encombrant aujourd'hui le « rayon » de la locomotion, la pauvre Terre perd de jour en jour de son prestige, la vitesse étant l'ennemie de l'étendue. J'avoue que j'aurais préféré vivre au temps où la terre n'était pas encore ronde, ou du moins, personne ne le savait, ce qui revient au même. Comme la ligne d'horizon devait être plus mystérieuse au temps où l'Héligolais Othere, il y a à peine 1000 ans, « contourna le point du globe au delà duquel la terre commence à s'abaisser du côté de l'Ouest! »

Que la géographie d'autrefois était charmante!

J'ai là, sous mes yeux, un vieil atlas; un de nos quatre grands atlas nationaux au XVII^e siècle; voici des lignes que j'extrait de la préface:

« L'Asie surpassait de beaucoup en grandeur l'Europe, en richesses, perles de grands prix, épicerie, et pierres précieuses; elle était régie par le grand Cham de Tartarie, le Sophy de Perse, le grand Turc et les Rois de la Chine. »

Plus loin: « Sahara qui signifie désert, est un pays fort aride et sablonneux, où, à grand'peine, en plusieurs journées de chemin, on ne trouve une seule maison, ni de l'eau, si ce n'est celle que les passants portent avec eux. » Et ceci:

« La Pérouane, cinquième partie de l'univers, était si-abondante en or que ceux d'Anzerme, qui est une province du Pérou, avaient coutume de s'en armer comme de fer en Europe, et que les Espagnols en garnirent les pieds de leurs chevaux. » Alors, on n'allait pas en pantoufles

COMMENT ILS NOUS JUGENT



« Clemenceau, Pense à l'avenir! »
« A mon âge, on ne songe pas qu'au passé. » (Simplicissimus).

prendre une tasse de thé au Spitzberg!

Mais, après avoir feuilleté le vieil Atlas, feuilletons le Bottin, cette géographie moderne.

O Gauguin, ô Loti! lisons ce qui concerne nos possessions océaniques. Rien n'est plus suggestif; il y a des fabricants de queues de billards, à Papeete; M. Roanaimoa est officier d'état civil à Taku (archipel des Gambier), M. Teakarotu est chef de police à Rikitea, et il y a un notaire à Rotoava (archipel de Tuamotou).

En allant vers l'Inconnu, les conquérants de l'espace l'ont tué.

L'horizon, au lieu de s'élargir, s'est rétréci de plus en plus; la terre devient toute petite, et chaque jour se rapprochent les murs de notre prison.

Georges Delaw.

NUANCE

Demain les femmes voteront. Le Sénat ratifiera forcément une loi qui a pour elle l'opinion publique entière. Elle l'a aujourd'hui, et c'est très bien. Mais il y a dix ans! Les mêmes gens qui s'indigneraient maintenant si le Sénat se montrait tiède sur la nouvelle réforme, applaudissaient alors les plaisanteries sur les femmes anglaises qui voulaient voter. A Paris M^{lle} Marguerite Durand, l'ancienne directrice de la Fronde, se présentait aux élections législatives dans le quartier Saint-Georges; on fit de grands rires autour de cette manifestation féministe. Ses professions de foi, ses papillons, il semblait qu'on ne pût les prendre jamais au sérieux à cause du prénom de Marguerite; mais c'est la réalité de demain. La femme électeur doit aussi être éligible.

Elle donna des réunions contradictoires. C'était « la chose à voir ». Tout Paris y défila. Un soir, M. Maurice Donnay, ardent féministe comme on sait, était là. Soudain un électeur se lève et interpellant le spirituel académicien qui demandait quelle était au fond la nuance politique de la candidate: « Sa nuance, vous ne voyez donc pas qu'elle est blonde! »

VIEILLE AFFICHE

Rue Royale, devant le ministère de la Marine, une affiche de la mobilisation est recouverte d'une glace

pour la sauver. Désormais le temps pourra passer sur elle sans danger. L'idée est très heureuse. Que de souvenirs évoque pour nous cette vieille feuille de papier décolorée.

Cette affiche, devant elle s'arrêtent rêveurs ceux qui sont revenus sains et saufs de la guerre. « J'ai vu ça, moi. » Quelqu'un l'a compris, quand il a demandé qu'on la protégât et qu'un gamin ne pût l'arracher sans savoir; son initiative n'a su faire un souvenir pour toujours.



Un cavalier du Hedjaz, de la mission à Paris, à l'entraînement.

IN AUTRE DRAPEAU A BRULER

L'opinion publique accueilli, ces temps derniers, avec émotion, la nouvelle que les Allemands avaient rûlé, pour éviter de nous les rendre, les drapeaux pris à l'armée française, en 870.

Ajouté à l'affaire des navires coulés de la capa-Flow, cet incident très regrettable a prouvé une fois de plus qu'il y avait outre-Rhin une partie de la population, et la seule agissante, qui n'abandonne pas ses traditions déplorables.

Les navires se payeront en milliards. Mais les drapeaux? Pourquoi n'exigeraient-ils pas des Allemands, puisqu'ils savent si bien brûler nos couleurs, qu'ils continuent par l'immense toile qui orne le mur de fond du Reichstag. On y voit Guillaume I^{er} à cheval, passer en revue sur le revers d'un talus des soldats qui inclinent dans la boue les trois couleurs françaises. Ce manque de tact avait été jadis déjà signalé. Ne pourrait-on pas réclamer à titre de compensation que cette grossièreté soit supprimée?

En même temps disparaîtrait une peinture des plus médiocres.

GRÈVES

Ils en ont aussi en Argentine. Dernièrement

les coiffeurs ont abandonné le rasoir pour agiter le drapeau des revendications. Au premier rang de celles-ci, ils réclamaient la suppression du pourboire. Quel malheur que Buenos-Aires ne soit pas Paris!

La guerre finie, on pourrait donc voir sur toutes les glaces des salons une pancarte qui porterait en grosses lettres: « On ne reçoit pas de pourboires. » Les coiffeurs tien-

dront-ils? Mais les employés des Pompes funèbres s'étant à leur tour mis en grève, les choses tournent beaucoup plus mal.

Ces messieurs usèrent d'un moyen d'intimidation redoutable. Ils laissèrent les morts sans les mettre en terre.

Des protestations s'élevèrent au nom de l'hygiène publique. Les autorités municipales se virent forcées d'intervenir, et l'on s'inclina devant les grévistes.

LA BOURSE

Malgré la signature du traité de paix et la convention militaire intervenue entre l'Angleterre, l'Amérique et la France, le mouvement de hausse auquel on aurait pu s'attendre ne s'est pas produit.

Il règne sur le marché un malaise, un manque de confiance auxquels sont dus de nombreux dégagements, notamment sur nos rentes qui ont baissé.

Les fonds Russes sont faibles, la rente Italienne est stationnaire, les fonds Turcs sont en recul. Seule l'Extérieure, contrairement à l'attente générale, est en légère reprise.

Les titres de nos grands établissements de Crédit n'ont pas eu de variations de cours. Il suffirait d'une simple éclaircie pour amener dans ce compartiment une reprise intéressante.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer sont calmes, mais assez bien tenues, malgré le dépôt par M. Albert Thomas d'une proposition tendant à la nationalisation des voies ferrées.

Valeurs de transports en commun et de navigation également calmes, avec des écarts insignifiants. Un peu plus d'animation sur les valeurs gazières, électriques et métallurgiques.

G. LAVAINE.

COMMENT ILS NOUS JUGENT



Le singe français crachant à la figure du grand Penseur allemand Gœthe: « Boche! » (Simplicissimus).

POUR CEUX QUI VEULENT

L'École Boulle

JAMAIS nous n'aurons une telle école en Amérique, car vos enfants vivent ici dans un milieu d'art que nous ne pourrions jamais réaliser ! » disait récemment le représentant du musée d'Art de New-York au Directeur de l'École Boulle, qui lui faisait visiter son établissement.

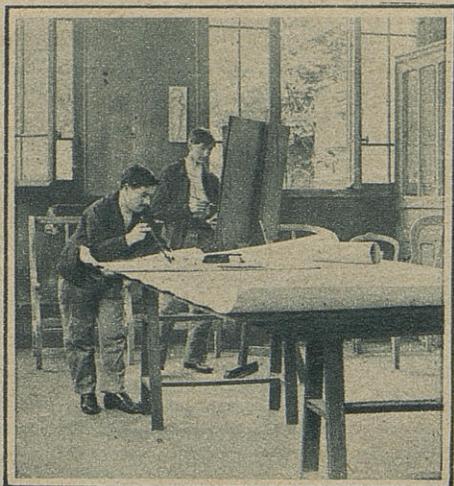
L'École Boulle ou plus exactement l'École du Meuble est en effet une institution dont la ville de Paris peut être fière.

Fondée à la suite de l'ardente campagne d'Octave Gréard, qui disait que : « Tandis que l'école professionnelle continue l'enseignement de l'école primaire, l'atelier prend l'enfant dans sa fleur ! » l'École Boulle fut inaugurée le 7 avril 1895 par le président Félix Faure dans les bâtiments qu'elle occupe aujourd'hui 57, rue de Reuilly, en plein quartier de l'industrie du mobilier. M. Marsoulan, conseiller municipal, avait été le principal promoteur de cette idée et son défenseur devant l'assemblée municipale.

École professionnelle d'art appliqué, les élèves y font leur apprentissage et y reçoivent un enseignement général technique et artistique approprié à l'exercice du métier qu'ils ont choisi. C'est l'association de la théorie et de la pratique, dans ce qu'elles ont de meilleur en vue de maintenir les traditions de goût et la supériorité de nos industries artistiques du mobilier.

L'ÉDUCATION DANS LE MEILLEUR CADRE

Principalement dans l'industrie du meuble, l'apprenti, à l'atelier, au point de vue éducatif et professionnel, n'acquiert jamais qu'une manière de fabrication. Au « faubourg », comme on dit, puisque le faubourg Saint-Antoine est le quartier par excellence des fabricants de meubles, un apprenti fera du Louis XV, du Louis XVI ou de l'Empire suivant la mode du moment ou suivant la spécialité de la maison où il travaille, mais jamais autre chose.



LE COURS DE DESSIN APPLIQUÉ.



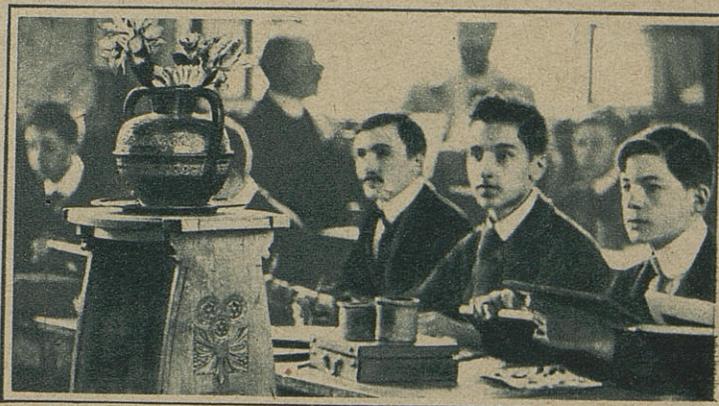
LE CALQUE D'UN DESSIN D'AMEUBLEMENT.



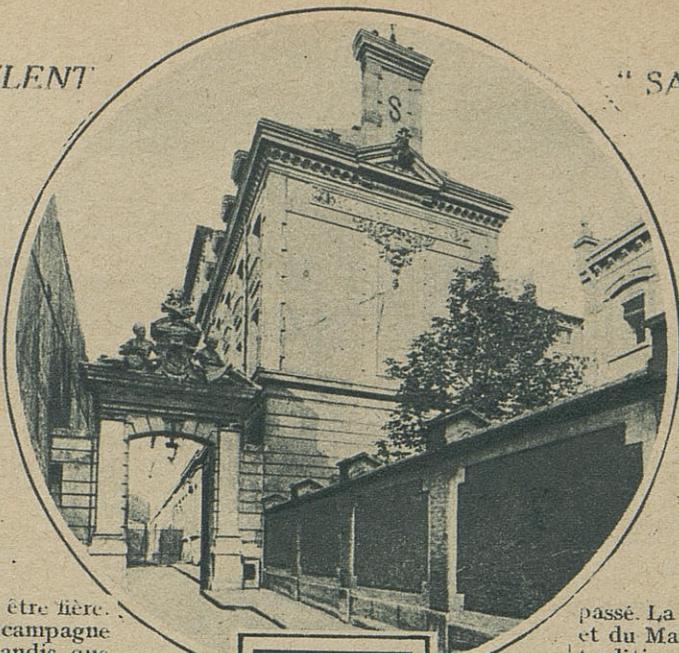
L'ÉCOLE DU BOIS AU COURS D'ENSEMBLE.



LES APPRENTIS CISELIEURS A L'OUVRAGE.



UNE SÉANCE DE DESSIN AQUARELLE.



L'entrée de l'École, 57, rue de Reuilly. — En médaillon le célèbre ébéniste Boulle.

Le créateur d'ameublement somptueux et qui a donné son nom à l'École du Meuble.

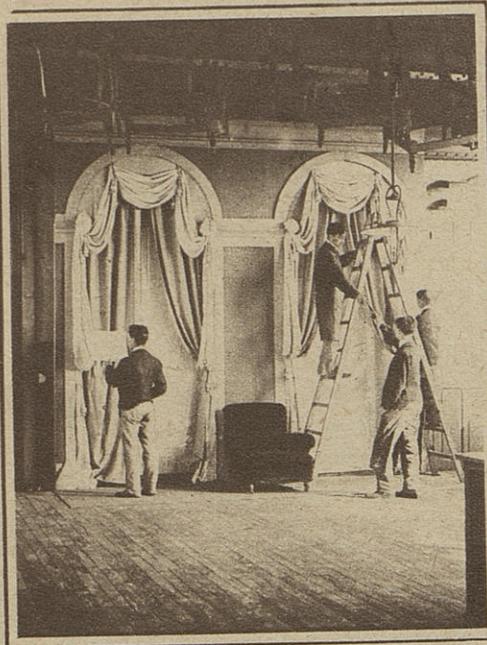
" SAVOIR " LEUR MÉTIER

L'Art du Meuble

Tandis qu'à l'École Boulle les élèves voient tous les styles, en sortant ils peuvent tout interpréter et leur stage rue de Reuilly aura été surtout une préparation de l'esprit pour s'adapter au milieu dans lequel ils devront travailler définitivement.

Et, comme le remarquait avec justesse le délégué du musée new-yorkais, les élèves de l'École Boulle vivent au milieu des souvenirs du passé. La vue seule des vieilles pierres du faubourg et du Marais est un exemple permanent de la tradition de la sculpture. En voyant journellement les vieilles maisons de l'époque Louis XIII, depuis l'hôtel Massillon, Carnavalet, et toutes ces bâtisses aux sculptures si curieuses, aux ferronneries si ouvragées, les enfants ne peuvent faire autrement que d'avoir la haine du commun. Dans l'industrie, il importe d'aller vite : l'École seule maintient la tradition de cet art dont le célèbre ébéniste de Louis XIV fut le plus illustre représentant. On sait que Boulle qui créa ces ameublements somptueux pour les appartements du Roi-Soleil trouva le premier procédé de marqueterie en mélangeant l'ébène, le cuivre et l'écaille. Ses fils, après lui, continuèrent son art, puis l'industrie Boulle fut reprise sous le règne de Louis XVIII où l'on fit quelques copies. Les vrais Boulle sont très rares : il n'y en a que trois ou quatre dans la galerie d'Apollon au Louvre : la plupart sont en Angleterre et on en connaissait quelques-uns à Pétersbourg avant la Révolution qui a sans doute dû les détruire.

Pour des raisons qu'il est assez difficile d'expliquer, l'industrie du bois a toujours moins d'attraits que celle du fer pour les parents qui choisissent un métier à leurs enfants. La mécanique a toujours plus de candidats que l'ébénisterie, et cette attirance est peut-être motivée par cette idée préconçue que les salaires sont plus élevés. Pourtant un menuisier en sièges sorti de l'École Boulle l'an dernier, et âgé aujourd'hui de dix-huit ans, gagne 650 francs par mois, ce qui est déjà un beau salaire pour un apprenti de la veille.



LE COURS DE POSE DE RIDEAUX ET TENTURES.

L'enseignement professionnel de l'École Boule comporte des cours théoriques et des cours pratiques. Il est divisé en deux sections : celle du MEUBLE ou du BOIS qui comprend l'ébénisterie, la menuiserie en sièges, la sculpture sur bois, la tapisserie avec deux métiers complémentaires : la marqueterie et le tournage sur bois, et la SECTION DU MÉTAL qui comprend la ciselure, la monture en bronze, le tournage en acier, la gravure sur bijoux, la gravure sur vaisselle avec les métiers annexes du moulage en sable, du planage et du reperçage, le moulage en plâtre et les notions de forge étant enseignées à toutes les professions de l'École.

L'admission a lieu par voie de concours ; l'âge

minimum est de treize ans au moins et seize ans au plus et ils doivent présenter sans exception leur certificat d'études primaires. Le CONCOURS D'ENTRÉE comporte une dictée, deux problèmes d'application sur l'arithmétique et la géométrie, un dessin à vue, d'après le plâtre.

des candidats est de treize ans au moins et seize ans au plus et ils doivent présenter sans exception leur certificat d'études primaires.

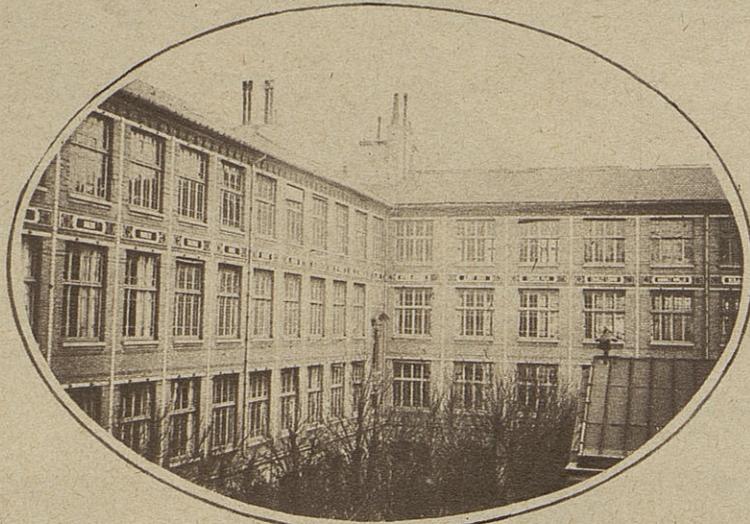
La durée des études qui était jadis fixée à quatre ans est pratiquement réduite à trois ; mais il est admis que les élèves ayant suivi le cycle de trois ans de la division d'apprentissage pourront, s'ils ont fait preuve de dispositions spéciales, poursuivre leurs études pendant deux ans et entrer à partir de la quatrième année dans la division d'études supérieures, complétant leur instruction théorique et consacrant la plus grande partie de leur temps au dessin industriel, à l'architecture, à la décoration et perfectionnant leurs études pratiques.

LES MÉTIERS QUI SONT ENSEIGNÉS A L'ÉCOLE

Naturellement, dès leur entrée à l'École, les élèves choisiront leur métier : ils ne peuvent passer dans tous les ateliers comme ceux de l'École du Livre. Mais le but de l'enseignement qu'ils reçoivent est d'éviter la spécialisation.

Le menuisier en sièges doit pouvoir fabriquer tous les sièges ainsi que les meubles se rapportant aux mêmes principes : paravents, écrans, consoles, etc., et tous les petits meubles nécessitant un ajustage et un réglage importants, s'exécutant soit en bois massif, soit en bois plaqué. Le sculpteur sur bois représente en relief les figures, animaux ou ornements, dans le but de décorer les extérieurs ou intérieurs de bâtiments, le mobilier ou même d'orner les surfaces des objets isolés. Des ouvriers spécialistes dits mouluriers sont occupés spécialement dans les travaux du siège. Leur métier consiste à faire la moulure à la main de toutes les pièces de la menuiserie ou sièges et de tous les meubles constitués par des parties courbes difficiles à moulurer méca-

L'ÉCOLE BOULLE,



VUE INTÉRIEURE.



APRÈS LE COURS, SORTIE DE L'ÉCOLE.

DES ÉLÈVES DE PREMIÈRE ANNÉE.



L'ATELIER DE GARNITURE DES SIÈGES.

quement. La tapisserie est la profession qui embrasse les travaux qui ont trait à la confection des meubles garnis d'étoffe, de tapisserie ou à l'exécution et à la pose des rideaux, tentures et tapis. Ce métier, qui a pour objet la décoration et le confort de l'habitation, comprend trois divisions principales : la garniture, la coupe et la ville, ou mise en place des travaux préparés à l'atelier.

Le ciseleur est en réalité un sculpteur sur métaux ; il donne au cuivre et aux métaux précieux destinés à l'ameublement, à l'orfèvrerie ou à la bijouterie comportant une décoration en relief le fini que la fonte brute ne peut seule donner. La ciselure a pour but aussi de représenter sur des objets en cuivre uni des figures ou ornements. Ce travail forme les pièces dites : « repoussées au marteau ».

La monture en bronze consiste à assembler et ajuster différentes pièces de bronze en vue de leur adaptation sur des meubles, boiserie, marbres, etc., alors que le tournage en bronze est le finissage, l'épuré des profils des parties rondes unies et moletées qui entrent dans la fabrication du bronze d'art : les vases, colonnes, pieds de meubles et pièces tournées appliquées à l'ameublement, l'enfilage et les pièces diverses employées dans les appareils d'éclairage, garnitures de cheminées, garnitures de vases, porcelaines, etc.

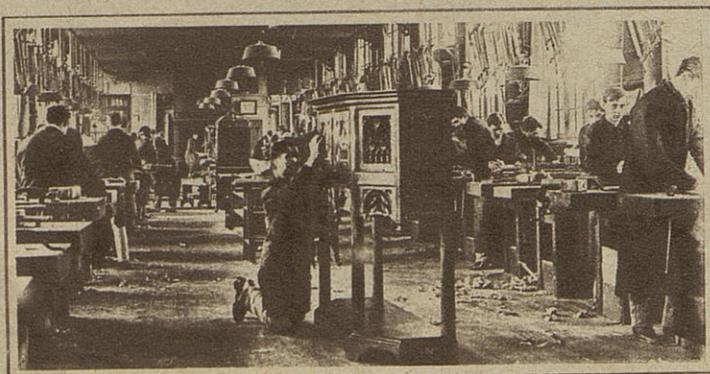
La gravure sur acier, en creux et en relief, c'est la création des poinçons, des matrices nécessaires à la fabrication des objets manufacturés en grande quantité par l'intermédiaire de l'estampage, l'emboutissage, pour la bijouterie, l'orfèvrerie, le cuivre, le bronze d'art et d'imitation, les jouets, etc.

Le graveur sur bijoux confectionne et décore les pièces de bijouterie ou prépare les bijoux destinés à recevoir les émaux, et le graveur sur vaisselle marque par des chiffres ou des armoiries les pièces des services d'orfèvrerie.

Voilà le but de l'enseignement pratiqué à l'École Boule dont la sanction est un certificat d'apprentissage aux élèves ayant satisfait au cycle des trois années et un diplôme de fin d'études pour ceux qui sortent après quatre ou cinq ans d'études.

Au tableau d'honneur de la guerre, on lit les noms de quatre professeurs et de 111 anciens élèves tombés glorieusement au champ d'honneur.

H. C.

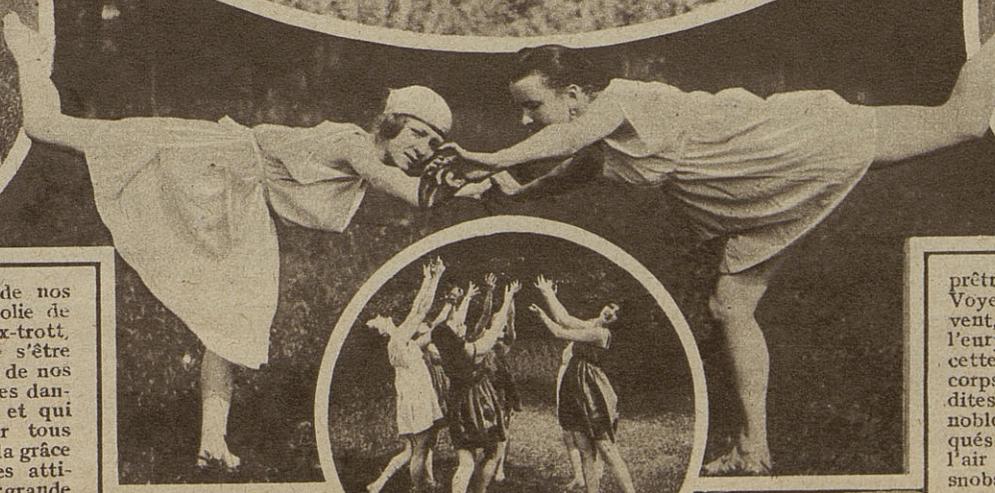


L'ATELIER DES MENUISIERS DES PETITS MEUBLES.



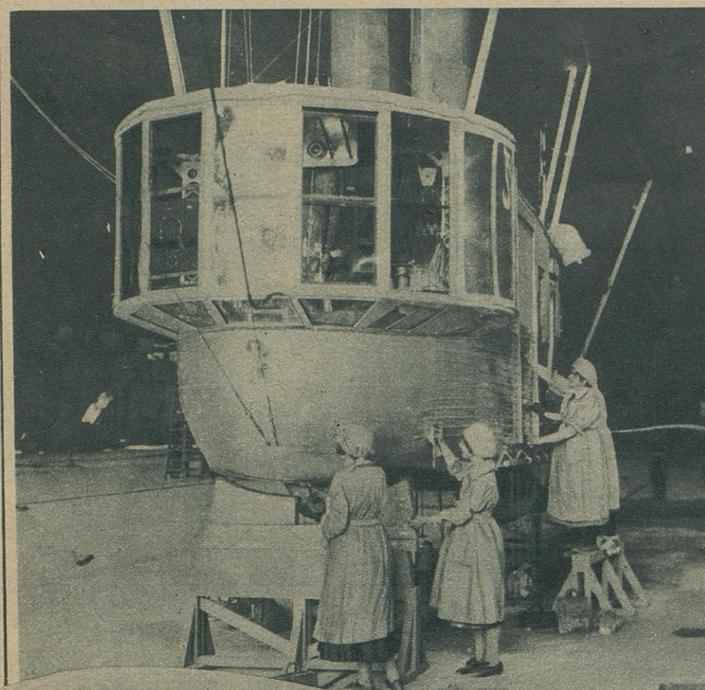
LE COURS DE SCULPTURE COMMUNE AUX ÉLÈVES DES DEUX SECTIONS.

EH BIEN, DANSEZ MAINTENANT !

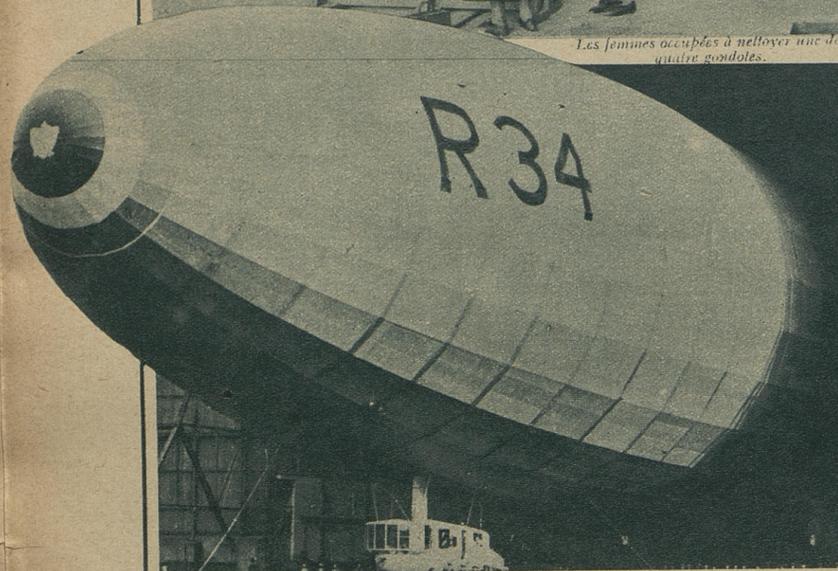


Nous parlions dans un de nos derniers numéros de cette folie de danses exotiques : tango, fox-trott, one-steep, etc., qui semble s'être emparée d'une bonne moitié de nos contemporains. Mais voici des danses bien françaises celles-là, et qui sont un enchantement pour tous ceux qui gardent le goût de la grâce simple et de l'harmonie des attitudes. M^{lle} Jane Ronsay, leur grande

prêtresse, les enseigne à ses élèves. Voyez leur course éperdue dans le vent, leurs mouvements souples, l'eurythmie de leurs moindres gestes, cette liberté heureuse des jeunes corps sous la tunique flottante et dites si tout cela n'est pas et plus noble et sain que des pas compliqués dans des salles étroites ou l'on a l'air d'officier pour une galerie de snobs en mal de plaisirs douteux ?



Les femmes occupées à nettoyer une des quatre gondoles.



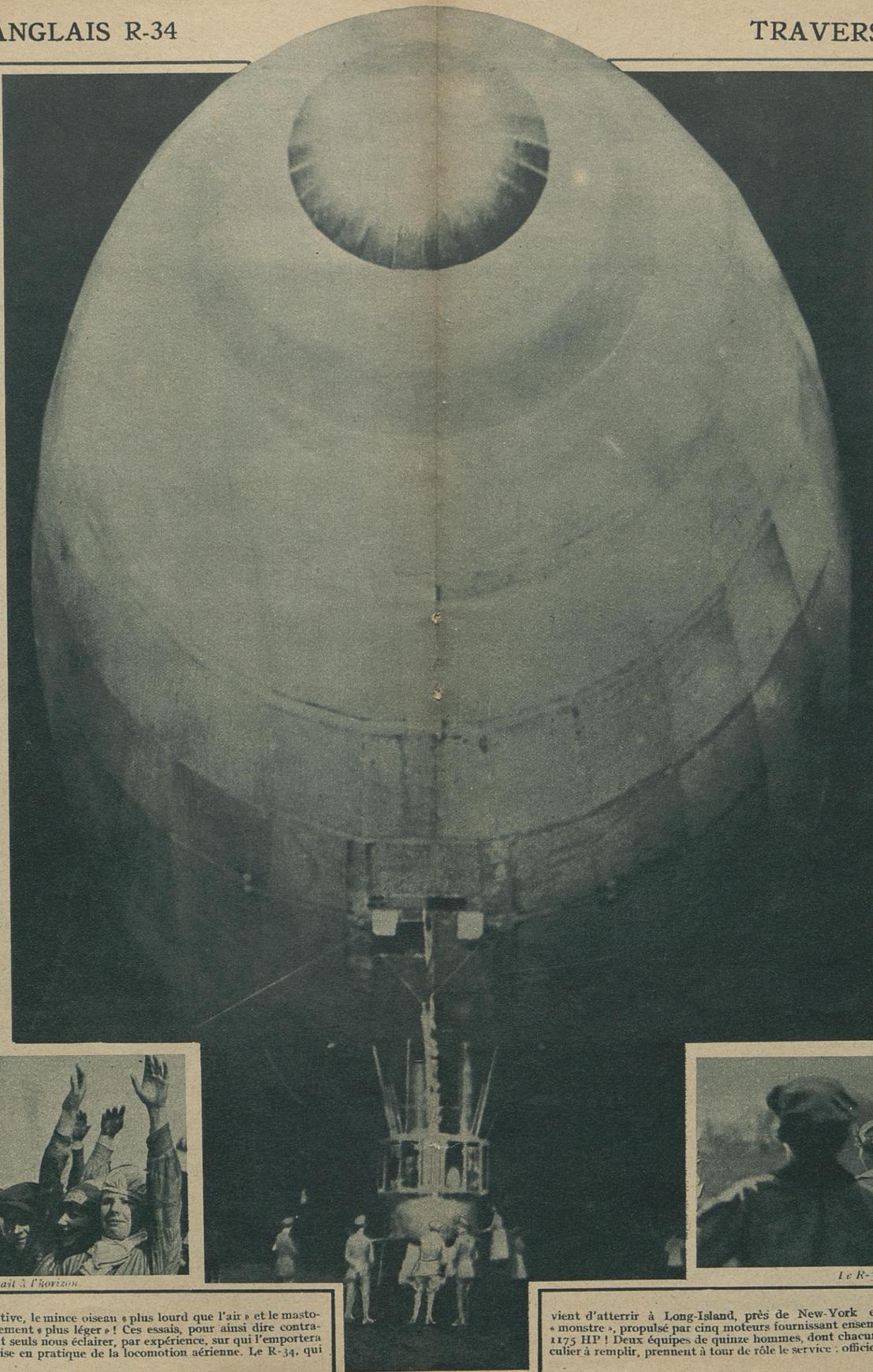
Le monstre est sorti de son hangar pour le grand voyage.



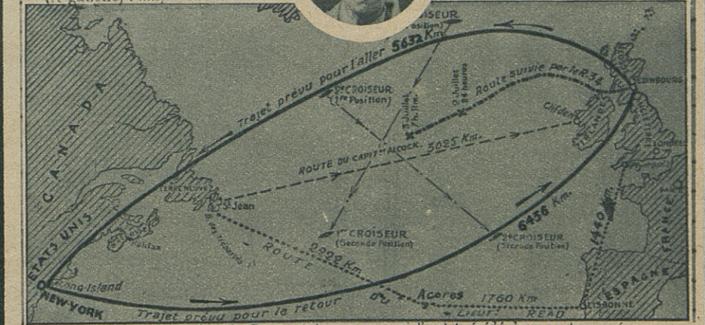
... Le voici qui part. — Des hurrahs frénétiques le saluent lorsqu'il disparaît à l'horizon.

Après les téméraire et héroïque tentatives de Hawker, d'Alcock et l'exploit mathématiquement réalisé de Read, en avion, l'Atlantique est survolé par un dirigeable... Cette fois, le formidable trajet s'est accompli en sens inverse : d'Angleterre en Amérique. Voici donc à nouveau en

concurrence sportive, le mince oiseau « plus lourd que l'air » et le mastodonte paradoxalement « plus léger » ! Ces essais, pour ainsi dire contradictoires, peuvent seuls nous éclairer, par expérience, sur qui l'emportera dans la future mise en pratique de la locomotion aérienne. Le R-34, qui



Dans la cabine du commandant. (A gauche) : major Pritchard. (A droite) : lieutenant-commandant Lansdowne.



Carte des trajets du R-34 et des avions qui l'ont précédé dans sa traversée. (En médaillon capitaine Cooke.)



Pendant la mise au point : Le polissage des parois des cabines. — En médaillon, majors Scott et Macdonald.



Le R-34 n'est plus qu'un petit point perdu dans le ciel. On le suit encore des yeux...

vient d'atterrir à Long-Island, près de New-York est un véritable « monstre », propulsé par cinq moteurs fournissant ensemble une force de 1175 HP ! Deux équipes de quinze hommes, dont chacun a un rôle particulier à remplir, prennent à tour de rôle le service : officiers de quart, mé-

téorologues, « sans filistes », mécaniciens, cuisiniers, etc. C'est une véritable cité volante munie de tout le confort moderne qui file au-dessus des flots ! Bientôt, nous prendrons l'aérobis Bordeaux-New-York, avec la même facilité que nous prenons l'autobus Madeleine-Bastille !

La Science pittoresque

LES RÉSERVES MONDIALES DE HOUILLE

En temps normal, la consommation mondiale de la houille atteignait une moyenne de 1.100 millions de tonnes par an. Les réserves enfouies dans le sol pourront-elles suffire pendant longtemps aux besoins industriels? Telle est la question qui s'était déjà posée avant la guerre et que l'on ne peut résoudre que d'une manière très approximative, car toutes les houillères sont loin d'être connues.

D'une enquête faite aux États-Unis et dont les résultats furent exposés au Congrès géologique international de Toronto, il résulte que la distribution de la houille dans la croûte terrestre peut être évaluée comme suit, en millions de tonnes :

Amérique.	416.891	4.688.637	5.105.528
Asie.....	20.502	1.259.084	1.279.586
Europe..	274.189	510.001	784.190
Océanie..	4.073	166.337	170.410
Afrique...	499	57.340	57.893
Totaux..	716.154	66.81.399	7.397.553

Dans le Nouveau Monde il n'y a pour ainsi dire que l'Amérique du Nord qui compte. C'est donc vers elle que devront se tourner les industries du monde entier lorsque le « pain de l'industrie » leur fera défaut.

Les réserves, en Europe, se répartissent ainsi :

Allemagne....	104.178	319.178	423.356
Angleterre....	141.499	48.034	189.533
Autriche.....	15.201	38.615	53.816
Russie.....	69	60.037	60.106
France.....	4.504	13.179	17.683
Espagne.....	6.220	2.548	8.768
Pays-Bas....	209	4.193	4.402

Pour ce qui concerne l'anthracite, c'est surtout l'Angleterre et la Russie qui comptent; pour le lignite, c'est l'Allemagne et l'Autriche.

Les réserves de l'Amérique sont ainsi distribuées :

Etats-Unis.....	3.838.657
Canada.....	1.234.269
Colombie.....	27.000
Chili.....	3.048
Pérou.....	2.039
Terre-Neuve.....	500

Enfin pour l'Asie, on donne les chiffres suivants :

Chine.....	995.587
Sibérie.....	173.879
Indes.....	79.001
Indo-Chine.....	20.002
Japon.....	7.970

L'Australie possède également des gisements estimés à 165.572 millions de tonnes et l'Union du Sud-Afrique à 56.200 millions.

Nous aurions ainsi une réserve totale de 7.500 milliards de tonnes de charbon, dont 4.000 milliards de charbon gras, 3.000 milliards de lignites divers et 500 milliards d'anthracite.

L'épuisement rapide de ces réserves n'est pas encore à craindre.

LA VALEUR NUTRITIVE DU RIZ

Le riz n'a jamais été apprécié comme nourriture dans nos pays, cependant c'est la nourriture principale, presque la seule, de plus d'êtres humains que de ceux qui se nourrissent d'autres céréales. Les médecins nous enseignent que le riz est presque un aliment complet et de valeur nutritive égale, à poids égaux, au froment. Les Japonais ne mangent guère que du riz. C'est avec des rations de riz qu'ils furent vainqueurs des Russes, et ils se créent en ce moment une

position inattaquable dans le monde commercial et industriel avec un régime de riz. Un coolie chinois, dans le courant d'une journée, dépense autant de force physique que trois ouvriers des docks en Angleterre pendant le même temps et cela uniquement avec un régime quotidien de trois quarts de livre environ de riz avec environ 50 grammes de lard et très peu de légumes (CHARLES RŒBUR, *Chambers's Journal*).

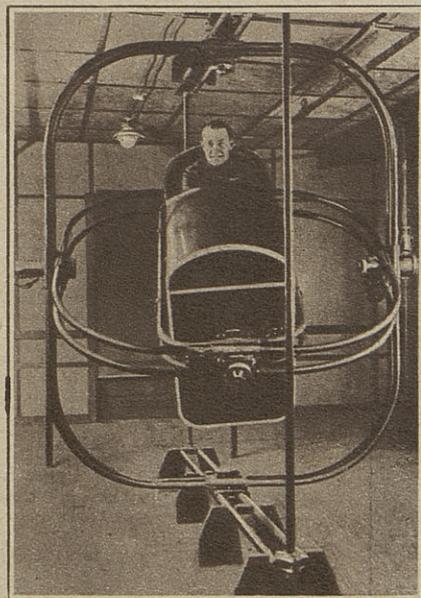
CONSEILS POUR SAUVER QUELQU'UN QUI SE NOIE

On a vu des gens ne sachant pas nager se précipiter dans l'eau pour tenter le sauvetage de quelqu'un qui se noie. C'est vouloir se noyer soi-même. Si vous ne savez pas nager jetez une planche, tendez une perche, une corde au noyé, allez à son secours avec une barque, mais ne vous précipitez pas dans l'eau : il vous entraînerait avec lui.

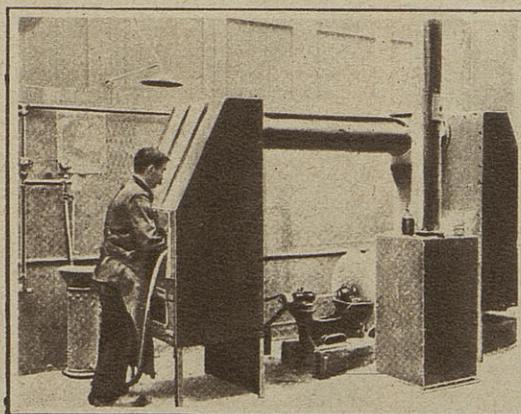
Un sauveteur doit d'abord posséder beaucoup de sang-froid, savoir nager avec les pieds, plonger, voir clair dans l'eau. Ces qualités peuvent d'ailleurs s'acquérir par la pratique de la natation qui est un sport trop négligé en France. Il se débarrassera ensuite rapidement de tous ses vêtements et se dirigera vers le noyé. L'apparition de bulles d'air à la surface de l'eau détermine l'endroit où se trouve le corps. Si le noyé n'a pas perdu connaissance, s'il se débat, il faut s'en approcher avec précaution. On passera derrière lui et on le saisira par les aisselles en évitant de se laisser saisir par un bras ou par une jambe. S'il se débat trop violemment

peut le soutenir aisément avec un bras et nager avec une main.

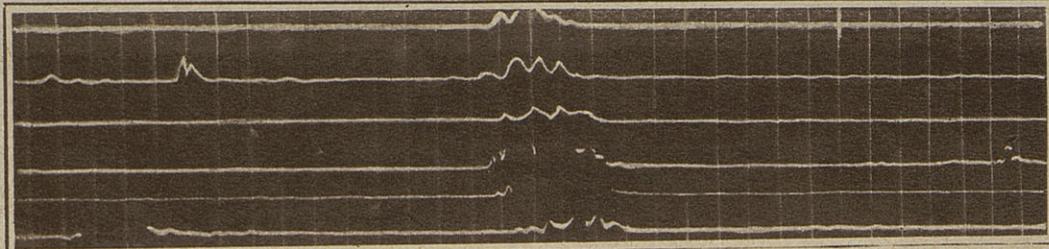
Si le sauveteur s'est laissé prendre par les poignets, il faut tourner les bras de manière à tordre le pouce du noyé; la douleur lui fait lâcher prise. S'il est saisi par le cou, position extrêmement dangereuse, il saisira le nez du noyé pour fermer les narines avec la main droite et de la main gauche il appuiera fortement sous le menton afin d'empêcher le noyé de respirer. Contraint de respirer, il desserrera son étreinte pour se débarrasser de l'obstacle qui l'empêche d'ouvrir la bouche. Evidemment, tout ceci demande de la part du sauveteur un sang-froid exceptionnel et un remarquable talent de nageur.



Appareil mû par l'électricité pour habituer les futurs pilotes à toutes les secousses qu'ils peuvent ressentir en avion.



UNE DES MILLE ET UNE APPLICATIONS DE L'AIR COMPRIMÉ



UN DOCUMENT HISTORIQUE

Le graphique du son des canons anglais qui tirent les derniers coups dans la matinée du 11 novembre 1918, jour de la signature de l'armistice.

IL FAUT MANGER DES ALIMENTS CRUS

Vous avez tous entendu parler du beriberi, affection qui se manifeste dans les régions où l'on consomme beaucoup de riz. Le beriberi s'est développé depuis le remplacement des anciens procédés de décortication par des machines perfectionnées qui dépouillent le riz, et on a conclu qu'une des enveloppes du grain disparaissant entraînait également la disparition d'un élément vital inconnu.

Des expériences adroitement conduites permirent de découvrir dans le son du riz un produit riche en phosphore qui guérissait le beriberi. M. Casimir Funk, directeur du laboratoire des recherches contre le cancer à Londres, parvint à isoler le produit et il lui suffit d'en injecter quelques milligrammes sous la peau d'un oiseau mourant de beriberi pour lui rendre la vie et la santé en quelques heures.

Il donna au corps nouveau le nom de vitamine.

En France M. Weil et Mouriquand ont découvert que les vitamines sont localisées dans les couches superficielles des céréales; par contre, elles sont réparties dans toute la masse de la viande, des légumes, des fruits. La cuisson, la stérilisation, les détruisent. Des pigeons ne recevant pour toute alimentation que des graines décortiquées ou stérilisées ne tardent pas à le refuser; en les leur faisant absorber de force les accidents nerveux apparaissent, puis la vie s'éteint peu à peu. Si à ce moment on leur donne des graines ordinaires, on assiste à une véritable résurrection; tous les pénibles phénomènes nerveux disparaissent et l'animal revient en quelques heures à son état normal.

Les éminents savants qui étudient cet étrange phénomène biologique lui ont donné le nom de maladie de carence, c'est-à-dire par manque d'un élément vital qui est essentiel.

DE L'OR

Aurons-nous de l'or dans les temps qui viennent? Le professeur William Frecheville, de l'École royale anglaise des mines, donne des détails sur la production d'une des principales mines d'or, celle du Rand.

En 1919, il y aura dans l'extraction une réduction d'un million de tonnes, qui évaluée à la valeur moyenne de 27 shillings par tonne, porteront à 1.350.000 de livres la diminution de la valeur de la production.

En 1920, cette réduction atteindra le chiffre de 3 millions de tonnes; mais, pour les sept années suivantes, les pertes et les gains se neutraliseront à peu près exactement, en raison du fait que les nouvelles mines de l'extrême-est du Rand entreront successivement dans la période de production. Ensuite une nouvelle réduction de l'extraction est prévue. Cependant, elle sera certainement contrebalancée par la valeur supérieure des minerais de l'extrême-est du Rand; d'autre part, on ignore actuellement jusqu'où peuvent s'étendre les filons de l'extrême-est du Rand, dont l'étendue reconnue augmente de jour en jour, de sorte que la baisse de la production pourra être compensée par ces facteurs favorables.

Espérons que chacun aura un peu de cet or. I. F.

J'ai vu.



AINSI JE ME SOULEVAI LÉGÈREMENT POUR REGARDER L'ENDROIT OU ALLAIT ÊTRE PRATIQUÉE L'INCISION.

LES FLAMMES BLEUES

Nouvelle inédite, par P.-Louis RIVIÈRE

L'INTERNE entra par la porte vitrée : un grand garçon, noir, sec, l'air autoritaire et dur, avec des gestes très doux. D'un regard il s'assura que tout était en place, s'emporta contre un des infirmiers, qui n'avait pas développé assez de gaze hydrophile. Ils s'enquîrent si j'étais bien à jeun, m'auscultèrent le cœur et les poumons et donna l'ordre de m'installer sur la table opératoire : le patron n'allait pas tarder à arriver.

La table opératoire était constituée par un plan articulé dont les armatures étaient de nickel : des toiles la recouvraient. Deux infirmiers, me soutenant aux aisselles, m'y firent allonger, entièrement nu. Mes bras furent ramenés le long du corps ; j'étais exactement dans la posture du supplicié qu'on va « travailler ».

Le travail commença par un nettoyage consciencieux de mon abdomen. L'arrosage à l'éther me procura une sensation de froid des plus désagréables. Je suivais d'ailleurs tous ces préliminaires avec un intérêt extrême. Il me revint justement à l'esprit que, dans les siècles qui nous ont précédés, les prévenus mis à la question ou les condamnés à la torture ont toujours montré, au milieu de leurs tourments, une curiosité notable à l'égard des procédés employés par leurs tourmenteurs. J'ai lu que Damien qui, pour avoir égratigné d'un coup de canif Louis XV le Bien-Aimé, fut condamné par le Parlement à être tenaillé, puis tiré à quatre chevaux, soulevait la tête après chaque tirade, pour voir où en était son misérable corps, dont les plaies étaient arrosées de poix et d'huile bouillante avant qu'on y serrât les liens rattachés aux traits des « pauvres bêtes ».

Ainsi je me soulevai légèrement, pour regarder l'endroit où allait être pratiquée l'incision que les carabins appellent élégamment « la boutonnière ». J'aperçus alors des lanières faites de bandes de toile terminées par des boucles. Je demandai à l'interne quel en était

l'usage. Il me répondit de ne point me préoccuper, mais de respirer par la bouche aussi profondément que possible.

Avant que j'eusse pu répondre, l'un des deux externes m'avait saisi

le bras et me tâta le pouls, tandis que l'autre me renversait sur le visage une sorte d'entonnoir. Je respirai avec plus de force. Aussitôt une odeur fade, écœurante, m'envahit. Je suffoquai. Dans une révolte de mon organisme, je voulus lutter, me débattre. Je sentis une compression violente aux poignets et aux chevilles. Des lueurs passèrent devant mes yeux ; j'entendis comme un bruit lointain de cloches. Alors, une détente se produisit : une ivresse s'empara de moi, une ivresse très douce qui m'alanguissait, une ivresse extatique. Puis, plus rien, la mort, le néant.

II

Une conscience obscure s'est éveillée en moi. Les termes me manquent pour exprimer le monde nouveau de perceptions confuses auquel je viens de naître ; ou plutôt ils sont trop précis pour en dire le vague et le flou. Les plus indécis d'entre eux ont encore un sens trop net, une forme trop arrêtée. C'est comme si je voulais rendre par des cris articulés, d'imperceptibles échos, évoquer par des lumières vives, des reflets mourants. Ce qui se passe en moi est tellement ténu, tellement fugitif, que le mot ne peut le fixer. Je touche aux limites extrêmes de l'exprimable. Je ressens certaines choses déjà connues, mais comment dirais-je ? par directement ? elles me paraissent lointaines et n'arrivent à moi qu'affaiblies et vacillantes, comme usées en route ou comme déjà ressenties par un autre moi-même, qui ne m'en transmettrait que le résidu.

Et puis, il y a des transpositions que je ne puis traduire ; des mots, oui, des mots ont pris une forme et une couleur ; ils volent dans les airs avec des mouve-



LES DENTS SERRÉES, LES MEMBRES CRISPÉS, J'EXÉCUTE LE SEUL MOUVEMENT QUI ME SOIT PERMIS.

ments rythmiques et douloureux, car ils sont reliés à moi par quelque chose d'invisible. Ils font partie de ma conscience. — Oh! ce mouvement! je voudrais le voir cesser. Il n'occupe pas une portion de l'espace. Il se confond avec lui. Comment? — Voilà ce que je ne puis comprendre.

J'ai froid aussi. Un froid anormal, bizarre, un froid en dedans. Bizarre en effet. Il m'arrive de l'air d'une façon insolite, un air dont je n'ai jamais subi le contact. Et cet air me pèse, m'opprime. Tiens! il me semble qu'on me frappe à coups réguliers. Mais quel dégoût envahit mon être... Il me faut... je voudrais...

J'ouvre les yeux. Une brume flotte autour de moi. Lentement elle se dissipe. Mon regard atteint des choses. Et ce qu'il voit est extraordinaire.

Je suis étendu tout de mon long, entièrement déshabillé. Sur mon ventre, des compresses sont disposées de manière à mettre à nu un rectangle de chair et, de ce rectangle, des instruments émergent. Ce n'est pas une hallucination. Je les vois, s'épanouissant comme un bouquet d'acier jailli de mon corps. Chose étonnante : ils ne me causent pas de douleur aiguë ; seulement, une impression de meurtrissure et de tiraillement, accompagnée d'un peu de lourdeur. C'est tout.

Une bave sanguinolente rosit les bords de la plaie. Mais le sang ne coule pas.

Autour de moi, personne. La fenêtre est ouverte.

J'ai mal au cœur et veux me déplacer sur le côté. Impossible de faire un mouvement. Alors je m'aperçois que mes mains et mes pieds sont étroitement liés.

Je veux m'arracher à cette étreinte. M'arc-boutant sur les omoplates, les coudes et les talons, je bande mes muscles dans un effort violent. Une douleur atroce me fait retomber palpitant, et ma blessure se met à saigner.

Tout cela m'a paru un siècle. Tout cela n'a pas duré deux secondes. Un hurlement que je veux pousser s'arrête dans ma gorge.

Car je viens d'entendre un bruit que je connais pour l'avoir entendu déjà, un bruit épouvantable, qui me fait dresser les cheveux sur la tête. C'est un ronflement sonore qui s'enfle et qui décroît, un ronflement accompagné de sifflements et de crépitements. Cela gronde et cela mugit, cela chante et cela gémit ; cela déferle et cela s'étale.

Cela, c'est le Feu.

Le feu est là, près de moi, derrière la muraille qui nous sépare. Il s'approche de moi, sans que je puisse le voir. Il me guette, il m'attend. Et tout à l'heure, il va me happer, m'envelopper, me détruire, sans que je puisse faire un geste pour éviter sa morsure, un mouvement pour fuir sa cuisson. Sa flamme va me prendre morte, violer mes chairs immobiles, bientôt charbons sanglants dans la fournaise.

Je deviens fou.

Et tout d'un coup, et alors seulement la mémoire me revient de ce qui précéda mon sommeil. Je me rappelle ; je revois : l'opération, les infirmiers, l'interne, le chloroforme. Et, dans un éclair, par une intuition subite, je comprends ce qui s'est passé, j'assiste à la scène : le feu soudain déclaré, la fuite impossible par l'escalier intérieur ; l'opérateur et les aides s'évadant par la fenêtre — comment? Je n'en sais rien — pour aller chercher un secours, qui peut-être arrivera à temps.

Peut-être?

Les artères de mes tempes battent à se rompre. Un nouvel effort que je tente pour briser mes liens demeure aussi douloureux, aussi impuissant que le premier. Je retombe, écœuré. Au dehors de ma plaie, les instruments hémostatiques montent et descendent dans un mouvement de houle, en suivant les battements précipités des pulsations. Mais voici que l'un d'eux s'est détaché et le sang, n'étant plus comprimé, commence à couler : c'est un mince ruisseau vermeil qui jaillit par jets saccadés et qui sinue le long de mon flanc en suivant les replis de la peau ; il se gonfle peu à peu. A sa couleur, je reconnais du sang artériel. En quelques minutes, je puis me vider par là.

La température n'a cessé de s'élever. Maintenant, la chaleur devient suffocante. Les crépitements se rapprochent. Ils sont couverts par

un vacarme assourdissant, suivi d'une cascade de dégringolades. Puis un silence relatif s'établit, troublé par quelques chutes sourdes d'objets pesants, qui s'écrasent avec un bruit mat : évidemment, l'escalier vient de s'écrouler. Au même instant, la porte s'effondre, comme sous la poussée d'un coup d'épaule, et et des étincelles, mêlées d'escarbilles, papillonnent à travers la chambre, qu'une fumée âcre, bitumeuse envahit peu à peu.

Je vais être brûlé vif, si je ne suis asphyxié auparavant. — Non, pas cela ! Si seulement je pouvais desserrer l'étreinte de mes liens, atteindre une des lames que je vois à portée de ma main. Je pourrais m'ouvrir une veine et je m'en irais sans souffrance, sans supplice. Justement, un bistouri est là, sur le rebord de la table. Comme il est aigu et brillant ! Il est là le sauveur, le libérateur. Il est là, à quelques centimètres de mes doigts, qui se tendent vers lui, qui réussissent à se rapprocher un peu, à se rapprocher encore, qui le touchent, qui vont le



... TOUTS LES JOURS ET TOUTES LES HEURES, JE PENSE, MOI QUI CONNAIS LA MORT, QU'IL ME FAUDRA RÉCOMMENCER À MOURIR...

saisir. Le bistouri tombe à terre et le bruit qu'il fait en touchant les dalles me semble un affreux ricanement.

Rien, rien à faire ! Mais si ! Pourquoi pas ? Et, les dents serrées, les membres crispés, j'exécute le seul mouvement qui me soit permis : je fais aller, venir mon ventre, agité de spasmes furieux ; je le torture pour secouer ces instruments accrochés à mon tréfonds avec la tenacité des banderilleros que j'ai vus, dans les corridas espagnoles, harponner la chair des taureaux. Je les secoue, pour qu'ils desserrent leurs mâchoires d'acier, pour que le sang qu'ils emprisonnent dans mes vaisseaux soit rendu libre et qu'avec lui coule ma vie. Sous les dislocations auxquelles je me livre, ils se balancent de droite et de gauche, s'entrechoquant avec un cliquetis de squelette. Mais ils tiennent bon et déjà l'hémorragie de tout à l'heure s'est presque arrêtée.

Mais j'ai maintenant le feu dans les entrailles. Je l'ai dans la gorge, desséchée et raccornie.

Je l'ai autour de moi. L'air brûle ma peau, qui me paraît tendue à craquer. La fumée s'est un peu dissipée. J'échapperai donc à l'asphyxie. Voici qu'une lueur d'espoir brille dans l'enfer de ma nuit. En effet, la salle, au milieu de laquelle je me trouve, est entièrement nue. Elle est dallée et les murailles ripolinées sont revêtues de carreaux de faïence jusqu'à mi-hauteur. Pas de boiseries ; pas d'étoffes ; rien qui soit combustible. Seulement quelques planchettes sur lesquelles s'étagent des bocaux multicolores, dont la gamme va du pourpre au bleu. D'autres bocaux, en plus grand nombre, sont emmaillottés de papier noir. C'est tout. Faute d'aliments, l'incendie peut donc très bien s'arrêter à la porte ; il sera tout au moins retardé assez longtemps, pour que mes

sauveteurs puissent arriver. Car ils ne sont pas loin : je les devine, je les sens. D'un instant à l'autre, je vais les voir — Maintenant, je ne veux plus mourir. Il me semble que j'émerge de nouveau à la surface de la vie. Je veux vivre. J'espère intensément.

Au même moment, clac ! Une explosion légère vient de se produire dans la chambre même, à mes côtés. Puis, de suite, une autre explosion, une autre encore, toute une série d'explosions, dans lesquelles je reconnais le craquement sec du verre qui pète et, de fait, des éclats de verre sont projetés autour de moi. Quelques gouttes jaillissent sur ma peau, et chacune d'elles semble y pénétrer comme un fer rouge. Et soudain, des flammes.

Oh ! ces flammes ! elles sont bleutées, légères et sautillantes comme des feux de Saint-Elme. Elles glissent en dansant sur les dalles. D'où viennent-elles? — Ah ! je comprends. Les flacons noirs. C'est parmi ceux-là qu'on est allé prendre l'éther et le chloroforme, répandus maintenant par terre en nappe de feu. Pourquoi m'en étonner? Ces flammes-là ne peuvent monter jusqu'à moi. Je les regarde sans terreur, je leur souris, car elles sont belles, elles sont...

Mes cheveux se dressent. Là... dans un coin, les bonbonnes d'alcool... je me les rappelle ; ce sont les infirmiers qui l'ont dit. Il ne s'agit plus de flacons contenant quelques gouttes. C'est une masse de liquide qui peut se déverser d'un instant à l'autre. C'est un fleuve incandescent qui va s'épancher vers moi. A quoi servent les murs nus, les dalles combustibles ? A quoi sert d'avoir espéré, de s'être vu sauvé ? C'est trop pour ma tête. Ah ! je deviens fou !

Qu'est-ce qui me parle ? Oui, c'est vrai, ces bonbonnes sont solides. Peut-être n'éclateront-elles pas. Elles peuvent très bien résister à la chaleur. Mais oui, elles résistent ; elles résisteront. C'est certain. C'est évident. Où donc avais-je l'esprit ? Elles résistent et moi je vivrai. Comme ce sera bon de vivre, de vivre auprès des miens, sans jamais les quitter. Le bonheur ! Je le connais, il consiste à vivre. Comment ne m'en étais-je pas aperçu plus tôt ? Il consiste à vivre, tout simplement, à vivre. Voilà ce que je leur dirai.

Ah ! une explosion plus violente m'a secoué, et je suis littéralement mitraillé de projectiles, qui me tailladent les chairs. Je saigne de partout. Mais qu'est-ce que cela, auprès de l'épouvante nouvelle ?

Les flammes bleues s'avancent sur moi comme un flot montant. Elles ont grandi ; elles vont m'atteindre. Surnoiseuses, elles menacent, puis se replient. Elles sont multifores mes, animées, vivantes, méchantes. L'une d'elles enfin s'élançe et me mord à l'épaule et cela me fait mal et je crie, et je pleure, et je râle. Oh ! je ne croyais pas qu'on pût tant souffrir. J'envie ceux qui sont morts vite, sur la flamme rouge des bûchers.

Je ne rêve pas ! Une figure humaine vient de surgir, à la fenêtre. Deux bras se tendent vers moi. Mon Dieu ! je vais être sauvé !

Mais les flammes me veulent. Silencieusement, elles s'élèvent. Silencieusement et doucement, comme sûres de leur proie. Maintenant leur rideau m'entoure. Au travers, j'entends des voix, des voix d'êtres vivants, d'êtres qui ne vont pas mourir.

La vie est à deux pas de moi et je vais mourir. J'agonise atrocement.

Quoi ? Que se passe-t-il ? — Des mains me touchent ; mes liens se desserrent, trop tard ! trop tard ! Je sens que je m'en vais, que tout est fini. Cette crispation atroce de tout mon corps, c'est la vie qui me quitte. C'est...

III

Et maintenant que, sauvé, je n'ai pas craint d'évoquer mon agonie, maintenant que j'ai recommencé à vivre, une terreur me hante, une terreur de tous les instants, qui les empoisonne. Les autres hommes ne pensent pas à leur fin, parce qu'ils ne la connaissent pas. Moi, je suis l'être qui connaît la mort. J'en ai parcouru les degrés d'épouvante, sans en franchir le seuil libérateur. Je sens que ma vie n'est que provisoire, et tous les jours, et toutes les heures, je pense, moi, qu'il me faudra recommencer à mourir.

P.-LOUIS RIVIÈRE.

FAITS ET GESTES DE LA SEMAINE



Lloyd Georges, avant de nous quitter, médite devant Verdun.



Au mariage de M. André Pironneau-avec M^{lle} Thérèse Huvé (le 18 juin).



Méharis et chameaux apportés en France par les envoyés du Hedjaz.



Pendant la fête franco-polonaise de la C^{ste} d'Houdeauville. Au premier rang : M. Poincaré, Paderewski, etc.



Le cardinal Mercier, parle devant Wilson.



M. Pamlevé à l'anniversaire de Veraine.



Un engagé volontaire qui en Angleterre recevra sa prime à l'âge où mourut Mathusalem.



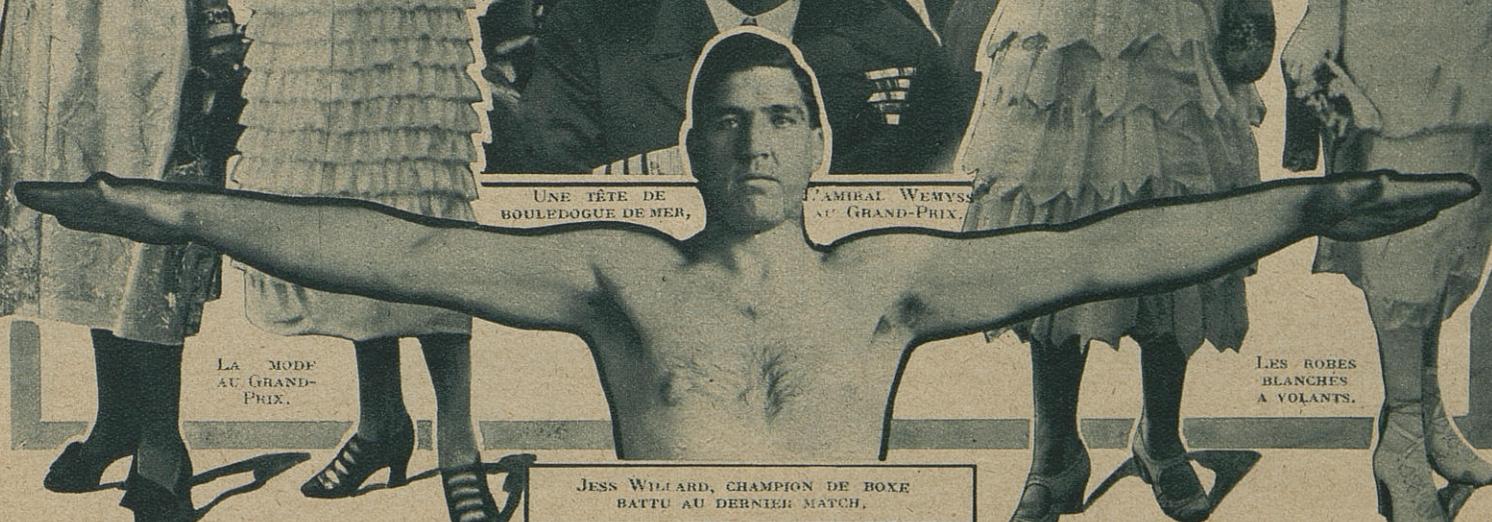
LA MODE AU GRAND-PRIX.



L'AMIRAL WEMYSS AU GRAND-PRIX.



LES ROBES BLANCHES A VOLANTS.



JESS WILLIARD, CHAMPION DE BOXE BATTU AU DERNIER MATCH.

Chronique des Livres nouveaux

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE (4^e volume), par le D^r LUCIEN-GRAUX. — Un fort vol. 6 fr. — (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris).

Le quatrième volume de cette remarquable « encyclopédie de la fausse nouvelle » est particulièrement attrayant. Les circonstances ont favorisé l'écrivain et le critique. C'est la Révolution Russe, et les gothas, de sinistre mémoire, que l'histoire livre à la plus curieuse érudition qu'on puisse imaginer.



D^r LUCIEN-GRAUX
auteur de *Les Fausses
Nouvelles de la Grande
Guerre.*

Dans un avenir qui n'est pas éloigné, ces livres documentés feront la fortune des chroniqueurs et leur contribution à l'histoire de la guerre est d'une importance qu'on imagine aisément.

Peu de livres furent écrits sur la psychologie des foules qui soient aussi séduisants que cet ouvrage. C'est, pour employer un cliché, le véritable « livre de bibliothèque ».

HORS-D'ŒUVRE, par G. DE LA FOUCHARDIÈRE. — Un vol. — (Payot, éditeur).

Ce livre est peut-être la plus remarquable chronique de la guerre vue par un philosophe citadin et souriant, d'une érudition discrète et d'une sûreté de langue remarquable.

Quelques années riches en sottises permirent à M. de la Fouchardière d'en récolter les plus rares et les plus délicates. Il le fit avec un grand bonheur d'expression et avec courage. Je pense que ce livre se vendra et ce sera justice parce que les uns comme les autres y trouveront des sujets propres au culte du remords.

POUR CEUX QUI REVIENNENT, par André de WISSANT. — (G. Crès, éditeur).

Ce livre est d'une mélancolie précise difficile à mettre sur son véritable plan littéraire. Le charme agit et pénètre le lecteur en quelque sorte par endosmose, si l'on peut dire. Et, tout d'un coup, la grande beauté de ces vers se révèle. Et j'aime particulièrement : les saisons du Poilu, qui me rappellent les âpres ballades d'Eustache Deschamps qui, lui aussi, connut les horreurs de la guerre à une époque ni plus mauvaise, ni meilleure que la nôtre.

TÉMOIGNAGE D'UN CONVERTI (Yser-Artois 1915), par Henri GHÉON. — (Nouvelle Revue Française).

M. Henri Ghéon est un écrivain d'une profonde sensibilité qu'il soumet à une discipline rigoureuse. On ne peut discuter un tel livre. Il faut l'accepter comme l'auteur le présente. Pourtant quand un écrivain comme M. Henri Ghéon possède une personnalité puissante, on constate avec un peu d'irritation les efforts qu'il fait pour se rendre plus humble, plus près de ceux dont l'humilité est la raison d'être. Mais encore une fois, l'esprit de ce livre ne peut se discuter. L'auteur obéit à des considérations morales ne regardant que lui et qui dépassent dans certaines pages les limites de ce qu'il est convenu d'appeler la littérature.

CONTES A LA MARRAINE, par Maurice-Ch. RENARD. Préface de Henri BARBUSSE. — Un vol. 4 fr. 50. — (L'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris).

M. Henri Barbusse a présenté ce livre dans une préface remarquable : « Quand vos contes, mon cher camarade, sortiront de l'attention charmante de la marraine pour se répandre parmi ceux qui voudront vivre ou revivre un peu de la guerre et qui, les yeux sur ces pages imprimées, y parviendront, les lettrés en loueront le style, que ceux

qui ne s'embarassent pas de disséquer leurs impressions subiront. Style pittoresque, souple, net et clair, dans la tradition des conteurs français, et je vous suis reconnaissant de l'occasion que vous me donnez de rendre hommage à la seule tradition que j'adore. »

M. Maurice-Ch. Renard peut être fier à juste titre de l'éloge de l'écrivain qui écrit le Livre de la guerre, qui, il ne faut pas l'oublier maintenant qu'elle est terminée, fut dénuée de gaieté. Les impressions qui sont contées en nouvelles composant ce volume font songer à Maupassant et à Daudet. Le cataclysme hallucinant et burlesque qui désola l'Europe et empoisonna le monde dans ses îles les plus introuvables apparaît sous ses aspects multiples, tantôt gais, tantôt cruels, tantôt tendres. Mais il faut lire entre autres : Le siège de Loupy-sur-Aure et la vie de cette malheureuse chienne d'Artois qu'on appelait Peau-de-Chagrin, et la belle aventure de l'abbé Roche et de Vinaigrette et d'une toute petite femme dans Arras bombardée.

Il faut aussi féliciter la marraine qui fut l'inspiratrice de ce livre excellent.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Quatre ans avec les barbares, par MARTIN-MAMY (Renaissance du Livre). — *De qui est-ce ?* (G. Crès). — *Cahiers d'une femme de la zone*, recueillis par André FOUCAULT (Flammarion).



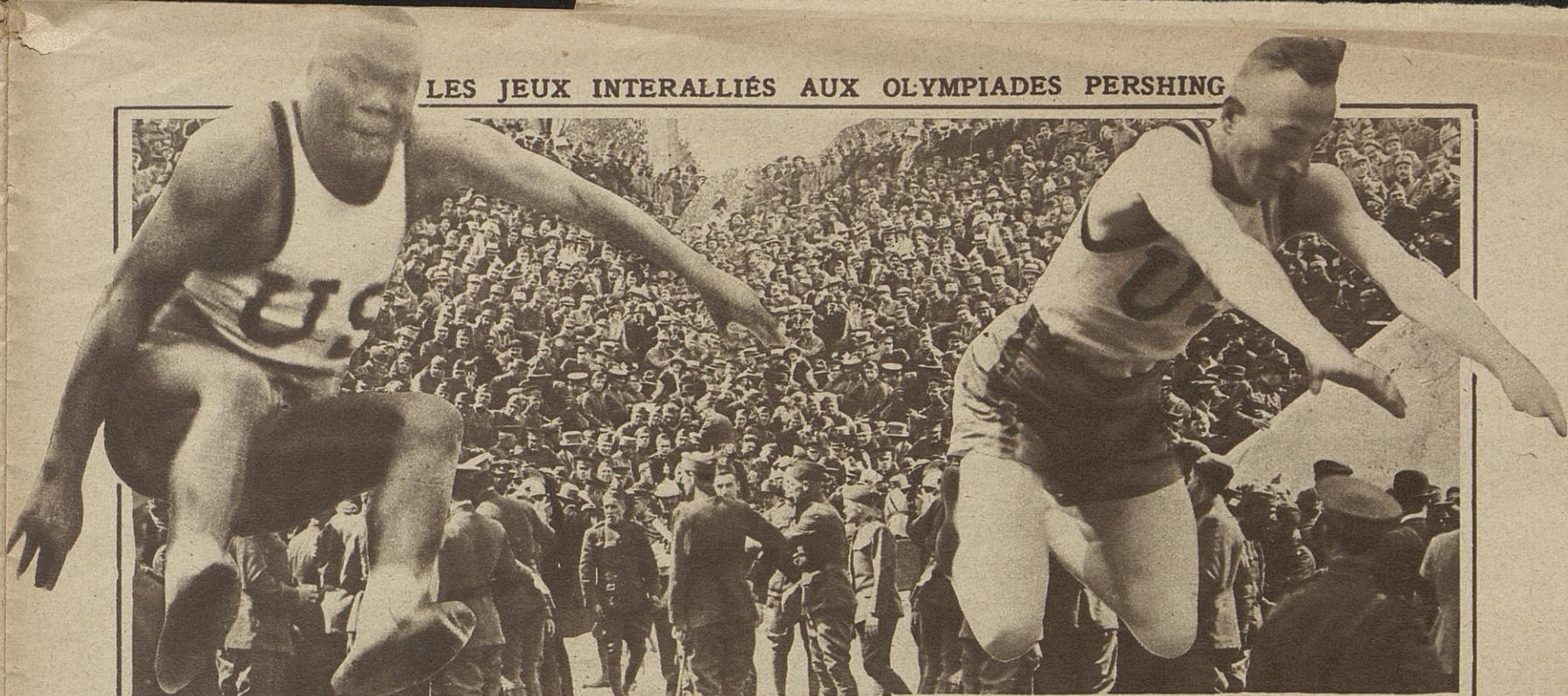
MAURICE-CH. RENARD
auteur des *Contes à
la Marraine.*

LE ROI D'ESPAGNE A L'INAUGURATION DES CORTÈS



On sait les félicitations sincères que le roi d'Espagne a envoyées à M. Poincaré à l'occasion de la Paix de Versailles. Aussi devons-nous nous réjouir que notre sœur latine ait retrouvé la tranquillité dont elle a besoin pour exploiter ses richesses économiques. Voici S. M. Alphonse XIII, assistant au service religieux en plein air par où s'inaugurent les Cortès ; à droite le carrosse de gala aux chevaux hautement empanachés ; à gauche, la reine :

LES JEUX INTERALLIÉS AUX OLYMPIADES PERSHING



L'américain Butler saute 7 m. 56.

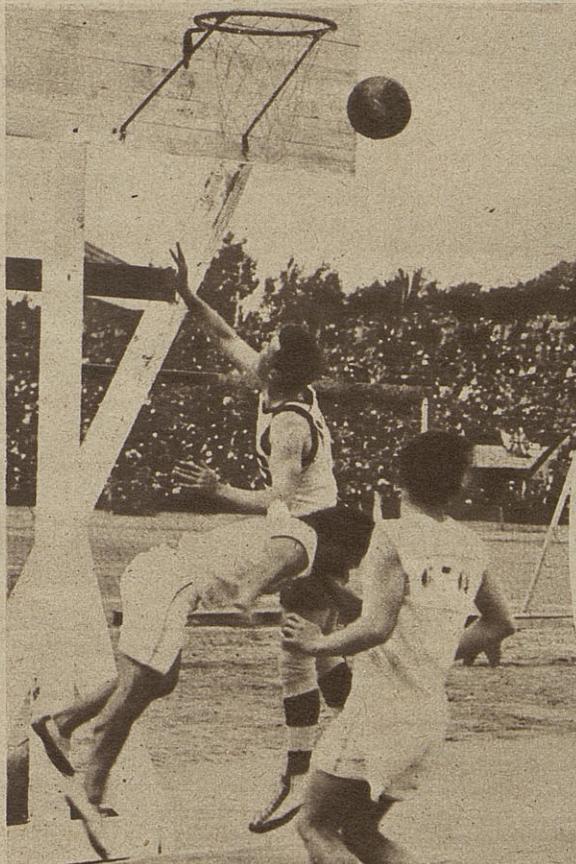
L'américain Taylor saute 3 m. 15 (sans élan).



La course de relais de 800 mètres.



Un passage du cross-country de 10 kilomètres.



Au match de Basket-Ball.



Au départ de l'épreuve de nage.

A l'heure où nous mettons sous presse toutes les épreuves ne sont pas encore disputées. Mais il est à croire que malgré le peu d'entraînement de nos athlètes — qui n'ont pas eu la possibilité matérielle de se préparer — la France tiendra cependant un rang honorable au classement général. Ce qui s'impose jusqu'à présent c'est la supériorité écrasante des Américains qui ont à plusieurs reprises battu des records du monde.

LA GRÈVE DES GALERIES MODERNES

Par Marcel HERVIEU

LA légende, toujours plus impérieuse que l'histoire, veut qu'avant l'aurore de sa fortune, le futur fondateur du bazar de l'Hôtel de Ville ait négocié des lacets sur la voie publique. M. Milangois avait, en ses débuts, suivi ce précédent ; puis, la chance aidant ses réelles qualités commerciales, il s'était, lui aussi, résolument lancé dans la Nouveauté, en ouvrant à deux battants les portes des Galeries Modernes.

... Boutique d'ailleurs modeste, qui tenait tout juste vingt pieds de façade, quoique la vignette du papier à en-tête de la maison s'appliquât à figurer un impressionnant « gratte-ciel », pris d'assaut par des myriades de pygmées qui devaient représenter autant de clients. M. Milangois, en écrivant son courrier, ne souriait jamais à la vue de cette image qu'il avait commandée sur mesure, à l'échelle de ses ambitions ; ses livres, eux, n'exagéraient pas, au demeurant, et le chiffre d'affaires était respectable. Car, en vérité, ce commerçant réussissait au-delà même des prévisions les plus pessimistes des moralistes de ce temps troublé. La guerre, loin de porter un coup fatal à la frivolité, avait exaspéré les coquettes. Il n'était pas d'épouse ni de marraine qui ne charmât les loisirs de l'attente, ou ne préparât la prochaine permission à grand renfort de fanfreluches.

Hélas ! la paix était venue ; la paix ? pas précisément ; mais la fin de la guerre, ou, du moins, ce tiers état hybride qu'on nomme armistice, et qui fut une bien affreuse institution, notamment pour les classes 1907 et plus jeunes... La vie économique en avait été sensiblement affectée. Non que l'élégance féminine, qui se rit de la vie chère, eût abdiqué d'une once. Mais les tourneuses d'obus, subitement désaffectées, avaient cherché chicane aux conductrices de tramways et aux balayuses à 18 francs. Les locataires avaient émis la prétention de se faire payer par les propriétaires tous les termes en retard depuis août 1914. Landru incinérât l'une après l'autre les électriques de sa commune. M. Joseph Reinach ajoutait un tome dix-huitième aux Commentaires de Polybe. Bref, tout allait au plus mal dans le plus mauvais des mondes possible.

C'est alors, et alors seulement, que des meneurs sans foi ni loi, échauffés par des lectures bolchéviques, portèrent le désordre à son comble en couvrant Paris et la province d'affiches internationales où il était spécifié que, par dérogation expresse au calendrier bourgeois, le 1^{er} mai de cette année serait reporté dans le courant de juin.

La grève générale imminait...

Ceux que M. Milangois intitulait pompeusement son personnel (la vendeuse, la caissière et le garçon de courses) se syndiquèrent, conscients et organisés. Et ils soumièrent au patron les revendications collectives de la rue Grange-aux-Belles, à savoir : le travail hebdomadaire, la journée de quatre heures, la semaine américaine, cinq louis par jour et le vin bouché, la retraite à quarante ans, le vote des enfants, l'union libre et la polygamie.

M. Milangois se prit la tête entre les mains, pour bien marquer à ses subordonnés qu'il se livrait aux besognes intellectuelles de la méditation ; puis il la coiffa de son couvre-chef, et se retira majestueusement — n'ayant rien décidé que d'aller dîner chez sa sœur.

Le boulevard présentait sa physionomie des grands jours, et même du grand soir. Les chômeurs, au lieu de profiter de leurs loisirs nouveaux pour chanter en famille : « Ah ! qu'il est doux de ne rien faire ! », s'époumonnaient dans la rue à brailler des refrains séditions, tout en reprenant, sans doute par habitude, mais cette fois, en cortège, le chemin du bureau, de l'atelier ou du magasin qu'ils avaient fui le matin même, par conviction ou

solidarité. Et, comme les transports en commun avaient, eux aussi, tiré la révérence aux employeurs, les premières victimes de la grève étaient les grévistes, condamnés d'abord au *footing*, en attendant l'inanition.

M. Milangois trouva en larmes la famille Saucier : sa sœur, son beau-frère, et le rejeton d'iceux. Cette douleur était explicable : Saucier et sa femme travaillaient dans la même maison ; or, les autres employés ayant décidé la grève, leur patron, dont les affaires n'étaient déjà pas si prospères, en avait profité pour mettre la clé sous la porte. Et, comme Saucier attendait toujours sa prime de démobilisation, ainsi que la liquidation de son carnet de pécule, le couple ne voyait pas en rose l'avenir des travailleurs qui n'ont fait de mal à personne.

Milangois eut un éclair de ce génie pratique qui met le commerçant français digne de ce nom à la hauteur de toutes les circonstances. Une caissière, un vendeur, un garçon de courses ? Parbleu, il les tenait ! Incontinent, il embaucha toute la famille.

Le lendemain matin, quand les titulaires primitifs de ces fonctions se présentèrent au magasin en parlementaires goguenards et résolus, le digne Milangois sut les accueillir comme il convenait. Il leur signifia tout net qu'il n'attendrait pas leur déclaration de guerre pour se passer de leurs services ; et que c'était lui, vous entendez bien ? lui, non pas eux, qui prenait l'initiative de rompre. A la porte ; il les mettait à la porte ! Puis d'un geste véritablement antique, auquel il ne

manquait que la toge et la pourpre, il découvrit les successeurs, déjà en place et qui n'en menaient pas large, au fin fond de la boutique...

Car, instruite par l'expérience de l'adversité, la trinité Saucier n'avait pas tort de craindre... Une foule haletante et syndiquée guetta la sortie de ces « jaunes », ni plus ni moins que le bon peuple de Paris posté à la grille du château des roi, reine et dauphin, avant que les Droits de l'homme et du citoyen eussent fait de nous tous d'heureux républicains. Le père, la mère et l'enfant Saucier défilèrent au milieu des huées ; pour vouloir gagner leur pain quotidien en famille, à la sueur de leur front, ils commurent qu'ils étaient traités, renégats et vendus. Et s'ils ne furent point lapidés, c'est que l'asphalte et le pavé de bois ne se déchaussent pas aussi aisément que les cailloux des grands chemins.

Mais leur amour-propre était en jeu, comme leur obligation de manger pour vivre ; ils ne se tinrent pas pour battus, et revinrent à l'heure normale d'ouverture des Galeries Modernes. Les grévistes, non plus, n'avaient pas abandonné la partie ; d'importantes forces de police, massées alentour du magasin qui devenait symbolique, en attendant de passer à la postérité, veillaient sur le passage des « jusqu'au-boutistes » de la maison Milangois. On n'eut à déplorer aucune effusion de sang ; seule la belle glace de la devanture, qui avait résisté vaillamment à tous les déplacements d'air imputables aux Gothas et Berthas, creva au champ d'honneur, sous l'impulsion des cannes plombées. Aussitôt le personnel renégat baissa le rideau de fer ; et l'on veilla dans l'ombre et le désert. Triste ! Mais on tenait !

La presse socialiste du soir publia, avec d'horribles détails, les portraits de la famille Saucier, extraits du groupe champêtre de la noce à tante Adèle, que quelque reporter astucieux s'était procuré (où ? comment ?) par dol ou machiavélisme. « Publicité ! », exulta Milangois. Et, pour la corser, gratuite comme elle était, il lança aux journaux un manifeste qui parut en première page. Oui ou non, avait-il le droit et la liberté, s'étant séparé de ses collaborateurs, de se faire aider par ses proches ? Il en faisait une question de principe ; on en fit une chanson-scie, dont « la sœur, le beau-frère et le petit neveu » obsédaient comiquement le refrain.

Ce fut l'apogée de la gloire et de la résistance de l'association Milangois-Saucier. La grève de la Nouveauté palpita, s'éteignit comme une chandelle mouillée ; et le patron des Galeries Modernes reçut la visite d'un militant, qui le mit en demeure de reprendre à son service les trois personnages congédiés. Il paraît que c'était dans les conventions passées entre employeurs et employés, qui avaient mis chacun du sien pour arriver à ce compromis, lequel compromettait bien des choses encore, entre autres, l'équilibre des institutions de la société future.

L'ancienne caissière retrouva donc sa caisse, la vendeuse, sa vente, et le garçon de courses, les feuillets de Nick Carter dont il se repaissait avec son petit pain de midi.

Et les Saucier ? Mon Dieu ! c'est bien simple. Ils partirent... Entre temps, la maison où ils besognaient primitivement avait trouvé un nouveau directeur, de nouveaux capitaux. On y fit rentrer tous les grévistes — excepté, bien entendu, les Saucier, qui n'étaient pas, en effet, grévistes, mais traités, renégats et vendus.

Cette histoire est morale ; mais la « moralité » dont on est tenté de la faire suivre serait tellement immorale qu'elle dégoûterait à la fois patrons et salariés — ce qui est, au reste, le résultat le plus clair de la lutte des classes.

MARCEL HERVIEU.



Derrière son manager, Jack Dempsey le nouveau champion du monde pour la boxe. Il vient en effet de battre Jess Willard, qui détenait ce titre, dans un match sensationnel, au troisième round. Jess Willard, on s'en souvient avait été le vainqueur du formidable nègre Jack Johnson.

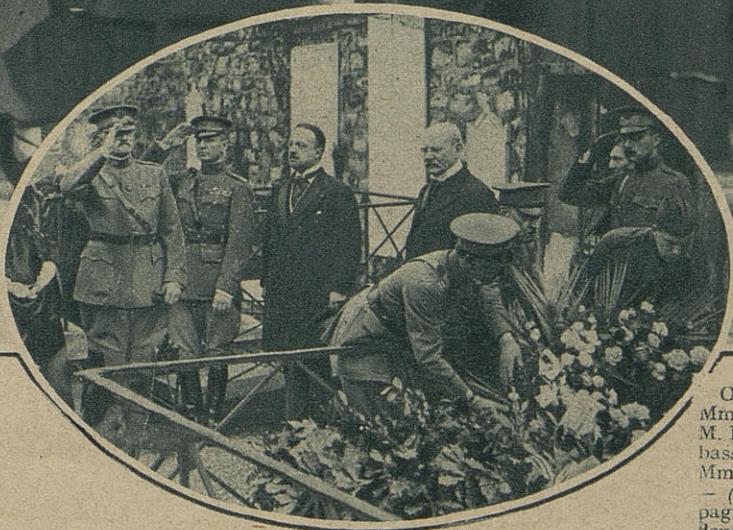
L' "INDÉPENDENCE DAY" A PARIS : VIVE L'AMÉRIQUE !



Place de la Concorde, le défilé des troupes américaines, en tenue de campagne.



Les " officiels ". Au premier rang : MM. Clemenceau, Dubost, Poincaré, Deschanel, le général Pershing, M. Pichon, etc.



Pour la troisième année — et, cette fois, après la victoire commune — la France célèbre sur son sol la fête nationale américaine — Parisa magnifiquement consacré cette journée du 4 juillet; le défilé de la délégation de dix divisions de l'armée Pershing, en khaki, et casque plat, a soulevé l'enthousiasme d'une foule immense.

On reconnaît ici, de gauche à droite : Mme la Maréchale Foch au bras de M. Évain, le nouveau maire de Paris; l'ambassadeur Hugh Wallace; le g^{ral} Pershing; Mme Évain au bras du maréchal Foch; — (En médaillon) le g^{ral} Pershing, accompagné de l'Ambassadeur et de M. Tardieu, fleurit la tombe de La Fayette, à Picpus.

J'ai vu.
 AU GRAND PRIX DE PARIS (29 JUIN)

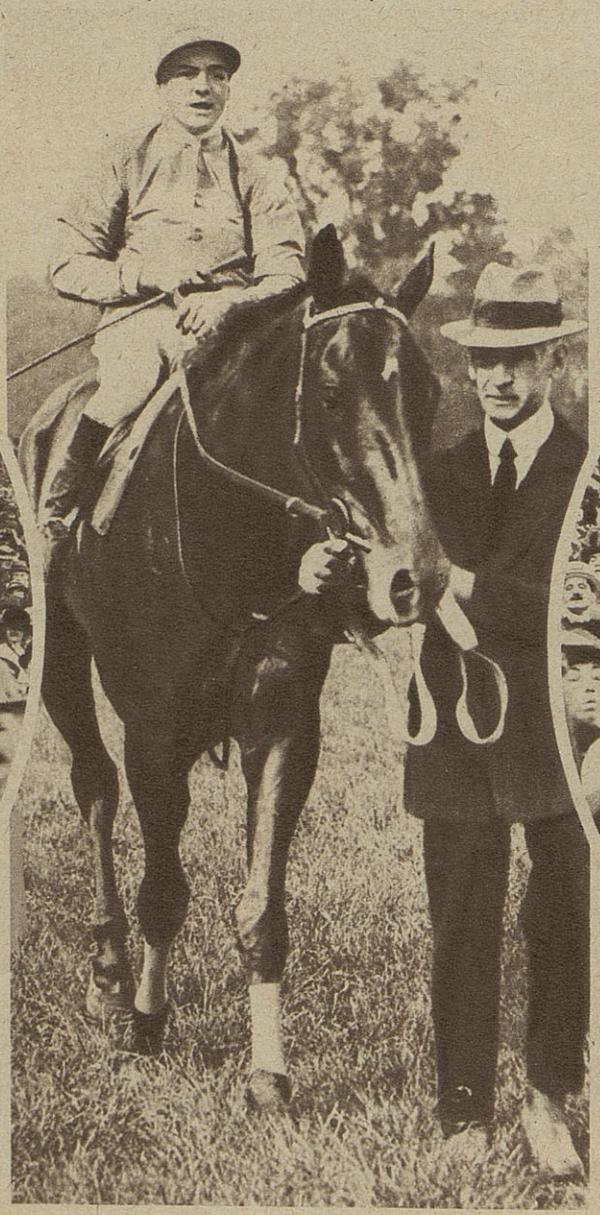


LA TRIBUNE OFFICIELLE : MM. POINCARÉ, CLEMENCEAU, ANTONIN DUBOST, ETC.



AU DÉPART DU GRAND PRIX.

Il avait manqué aux grandes manifestations hippiques de l'année la consécration officielle. Le Président de la République, en effet, avait déclaré vouloir s'abstenir tant que la Paix ne serait pas signée. Mais au lendemain du traité de Versailles, il vint comme jadis, aux années heureuses d'avant la guerre, juste avant la grande épreuve de la journée. Déjà, dès la première course, M. Clemenceau, en compagnie du général Mordacq, des Présidents de la Chambre et du Sénat, de lord Derby, de la



LE VAINQUEUR *Galloper Light* ET SON JOCKEY HUME.



PENDANT LA COURSE.

plupart des ambassadeurs des nations alliées, de l'amiral Beatty, du général Pershing, etc., était dans la tribune officielle. On sait que ce fut un cheval anglais *Galloper Light*, qui s'adjugea la grande épreuve. La victoire du champion anglais fut saluée d'applaudissements chaleureux, car on est naturellement trop sportif dans le monde hippique français pour ne pas acclamer, malgré la triple défaite subie par notre élevage, le beau record établi cette année par nos Amis d'outre-Manche.

J'ai vu.



LA FÊTE DU PRINTEMPS A NEW-YORK. — LES JAPONAISES EN ROBÈ DE COULEUR DANSENT DEVANT LA FOULE.

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien
77, rue Matabiau, Toulouse

A l'occasion du prochain
14 Juillet

LE 14 JUILLET de la VICTOIRE

LA BAÏONNETTE

LE PREMIER ILLUSTRÉ
HUMORISTIQUE FRANÇAIS

a composé un numéro exceptionnel
auquel a collaboré la fleur de ses
:: :: :: dessinateurs :: :: ::

Les dessins seront accompagnés
d'un magnifique poème de
circonstance, composé spéciale-
ment par le poète Léo Larguier.



LÉO LARGUIER

-- 24 pages, dont 16 en couleurs --

Ce remarquable numéro
est en vente partout

EXCEPTIONNELLEMENT
Ce Numéro : 1 fr.

EN VENTE PARTOUT ET DANS TOUTES
:: LES BIBLIOTHÈQUES DES GARES ::

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS — 30, rue de Provence — PARIS

Vous achetez
de l'endurance

en acquérant les

Bandes molletières "TOUSPORTS"

fruit de l'expérience de quatre ans de guerre

solides, élégantes, extensibles, imperméables,
munies d'un système d'attache simple et pratique,

qui soutiennent le jarret
sans comprimer ni glisser

Vous les trouverez dans tous les magasins bien assortis, en toutes
nuances et tailles courantes, à partir de 9 fr. 90. A défaut, indiquez sur
mandat-carte adressé au fabricant J.-V. CHOMIER, SAINT-ÉTIENNE (Loire),
la teinte désirée, et vous recevrez par retour franco la paire commandée.



HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C^o G^o de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de

Fabrication Française

le



MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES
DU CORAN BLEU

Mousseuse et Savonneuse

L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

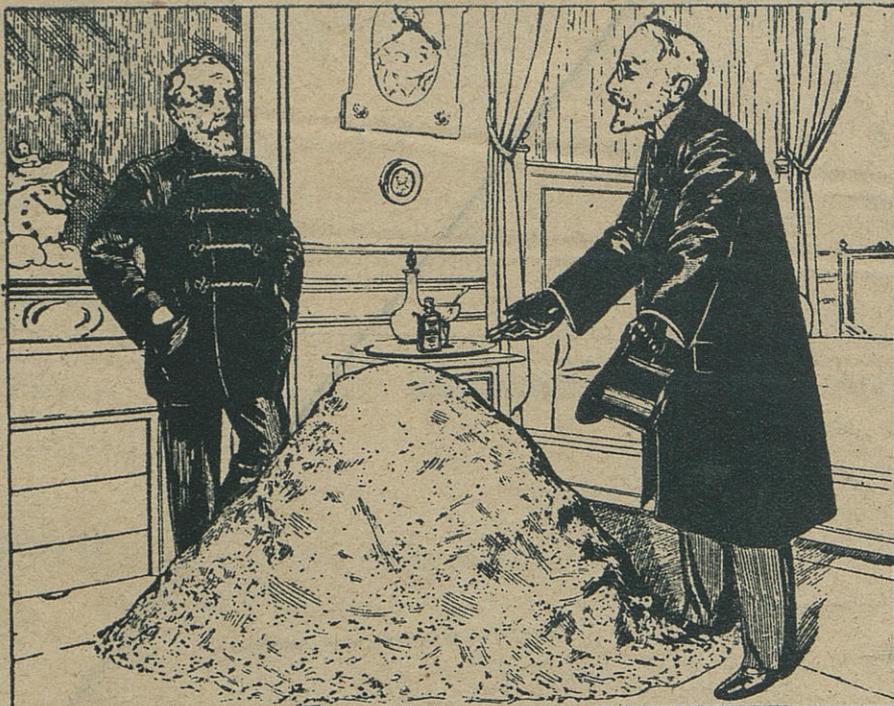
exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

J'ai vu.



URODONAL

désensable le Rein



— Voilà, Dr., le sable que j'ai rendu ces dernières années; j'ai presque de quoi bâtir une maison!
— Avec l'Urodonal, vous éliminerez tout votre acide urique au fur et à mesure de sa fabrication, et votre rein n'aura plus le temps d'en former des grains de sable. L'acide urique est un véritable poison dont nous possédons heureusement aujourd'hui le remède.

L'OPINION MEDICALE

« L'Urodonal n'a point son pareil pour préparer une cure thermale, pour en compléter l'action, même pour la remplacer complètement, chaque année, chez les goutteux dans l'impossibilité de s'accorder les bienfaits d'une villégiature annuelle dans les stations, en renom. D'ailleurs, une cuillerée à soupe d'Urodonal dans un litre d'eau ordinaire, minérale, eau de table quelconque, donne une boisson excellente, qu'on peut prendre seule ou mélangée avec du vin, de la bière, du cidre surtout. C'est dire qu'on n'a jamais à redouter, de ce côté, la moindre fatigue, le moindre dégoût, la moindre intolérance, même après un usage prolongé et quasi continu. »

D^r MOREL,

Médecin-Major de 1^{re} classe en retraite, Ancien Médecin des hôpitaux de la Marine et des Colonies

« Mes observations cliniques répétées m'ont toutes fournies la preuve de l'efficacité de l'Urodonal dans la diathèse urique, spécialement dans les cas rebelles, dans lesquels les seules cures physiques et physico-chimiques se montraient insuffisantes. »

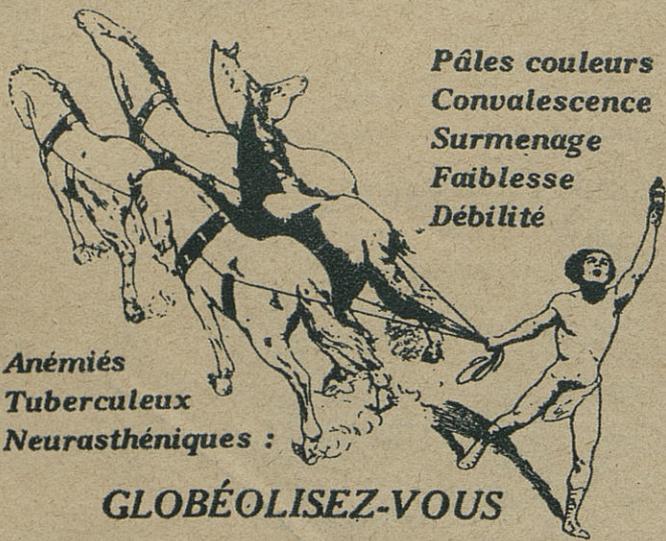
D^r EGIDIO MATURI,

Professeur d'Hygiène Médicale à l'Université Royale de Naples, ex-Assistant à la Clinique des maladies des voies digestives et de la nutrition à l'Hôpital Saint-Antoine

Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 8 fr.; les 3 (cure intégrale), fco. 23 fr. 75

Globéol

donne de la force



Pâles couleurs
Convalescence
Surmenage
Faiblesse
Débilité

Anémisés
Tuberculeux
Neurasthéniques :

GLOBÉOLISEZ-VOUS

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D^r DELSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris.
Le flacon, franco 7 fr. 20; les 3 franco 20 francs.

Pagéol

Énergique antiseptique urinaire



L'OPINION MEDICALE :

« De nos observations, nous pouvons conclure que le praticien doit employer le Pagéol dans les manifestations des voies urinaires, comme fréquence des mictions, hématurie terminale, brûlures et tout spécialement dans les douleurs où il obtiendra toujours et à bref délai le maximum d'effets. »

D^r LE PENDU,

de la Faculté de médecine de Paris.

Laboratoires de l'Urodonal 2, rue de Valenciennes, Paris. La demi-boîte, franco 6 fr. 60; la grande boîte, franco 11 francs.